

# LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



**ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS**  
Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.  
Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.  
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.  
Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.  
LA COLLECTION DES 25 VOLUMES : 284 FRANCS.  
Adresser tout ce qui concerne la partie littéraire et artistique à M. PAUL DALLOZ, directeur.

**BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT**

9, RUE DROUOT, ou 13, QUAI VOLTAIRE

14<sup>e</sup> Année. N<sup>o</sup> 692. — 16 Juillet 1870

**DIRECTION ET ADMINISTRATION**

13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.  
Adresser tout ce qui concerne les abonnements et l'administration à M. BOURDILLIAT, administrateur.

## SOMMAIRE

**TEXTE :** Courrier de Paris, par Pierre Véron. — La ville de Blois. — La sécheresse : La roche Arcquebise; Passage dans les forêts de l'Etat. — La Petite Marie, par Louis Dépret. — Les types populaires au théâtre, par Lorédan Larchey. — Le Saint-Gothard. — Le puisatier de Montigny-sur-Loing. — Courrier du Palais, par Petit-Jean. —

Salon de 1870, par Olivier Merson. — Anniversaire du pontificat de S. S. Pie IX. — Réception chez M. Olzagaga. — M. le baron de Soubeyran. — Correspondance littéraire. — Théâtres, par Charles Monselet. — Chronique musicale, par Albert de Lasalle. — Chronique élégante.

**GRAVURES :** Le prince de Hohenzollern. — Réunion de la

Haute cour à Blois : Vue générale de la ville. — La sécheresse : La roche Arcquebise. — Les troupeaux paisant dans les forêts de l'Etat. — Le Saint-Gothard. — Le puisatier de Montigny. — Anniversaire du pontificat de S. S. Pie IX. — Soirée donnée par l'ambassadeur d'Espagne. — Le baron de Soubeyran. — Salon de 1870 : Un soir. — Le petit bain d'une école de natation. — Echecs et rébus.

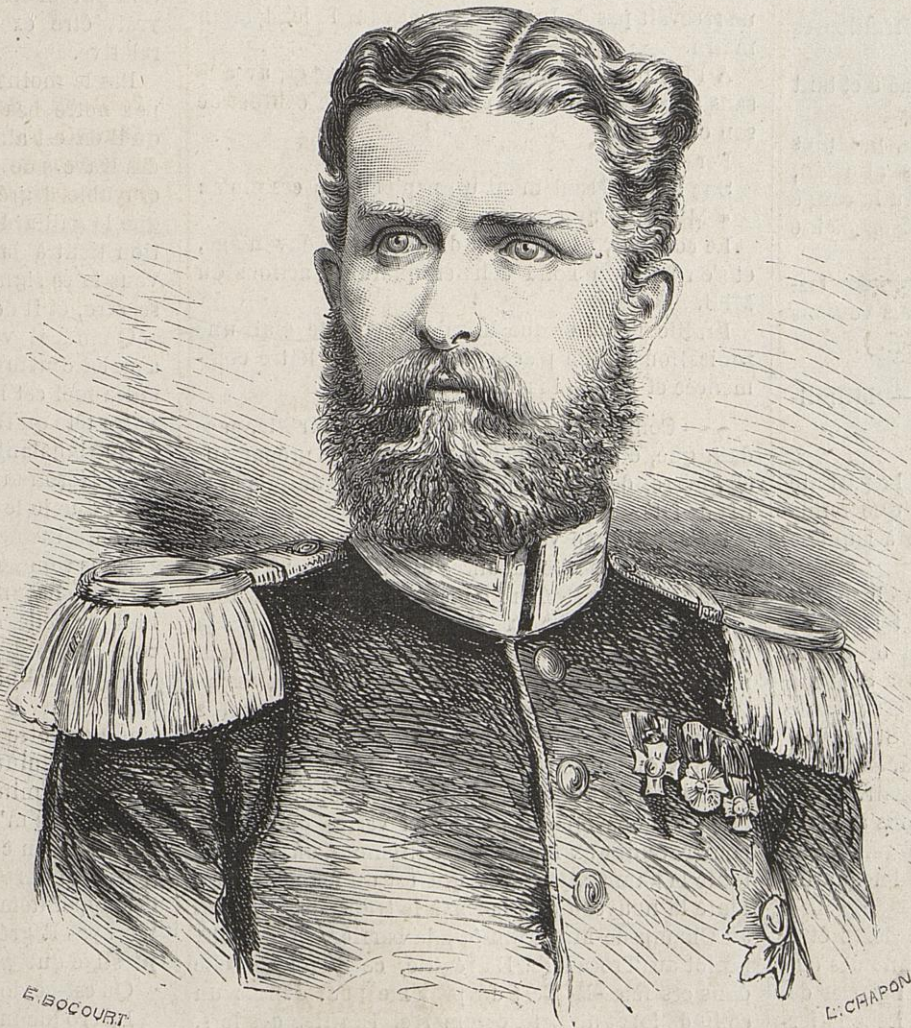
## Léopold de Hohenzollern

Point de bruit, si je ne le fais, telle était la devise que le grand Frédéric de Prusse s'était faite lui-même. Telle semble être aussi, à l'heure présente, la devise imposée par les événements au prince Léopold, dont la simplicité bien avérée doit être assez étonnée du bruit qui se fait autour de son nom.

Léopold de Hohenzollern, âgé de trente-cinq ans, est d'humeur peu belliqueuse, ce dont un philosophe ne saurait lui faire un crime. Il est studieux, et il faut l'en louer; riche à quatre millions de rentes, ce qui n'est pas un mince mérite pour les gens à la recherche d'un prétendant.

Ce revenu de quatre beaux millions lui vient en partie de la dotacion qu'accorda Napoléon I<sup>er</sup> à son grand-père, qui épousa Antoinette-Marie Murat.

Le prince Léopold appartient à la religion catholique, condition essentielle pour monter sur le trône d'Espagne. Il pousse le zèle religieux très-loin, et je crois bien que s'il était né protestant, comme ses cousins, ni M. Prim, ni M. de Bismark, n'auraient ja-



LE PRINCE LÉOPOLD DE HOHENZOLLERN, candidat de la couronne d'Espagne (d'après la photographie de M. Hermann, à Berlin)

mais obtenu de lui faire dire : Madrid vaut bien une messe.

Malgré sa parenté avec le roi de Prusse, avec la famille Bonaparte, son alliance avec la maison de Bragance, dont l'a rapproché son mariage avec la sœur du roi de Portugal; malgré les sollicitations du gouvernement espagnol, le prince Léopold de Hohenzollern, à qui on offre une couronne, pourrait bien répondre ce que Frédéric écrivait à sa sœur lorsqu'on voulut le marier à Elisabeth-Christine de Brunswick-Bevern : « Jusqu'ici, mon sort a été assez doux; j'ai vécu tranquillement; ma flûte, mes livres et quelques amis affectionnés m'ont fait passer ma vie fort paisible. On veut me forcer à l'abandonner pour me marier avec la princesse de Bevern, que je ne connais pas. Faudra-t-il donc toujours être tyrannisé? »

Le prince Léopold ne connaît pas plus l'Espagne avec laquelle la politique veut le marier que Frédéric ne connaissait la princesse de Bevern. Le mariage de Frédéric avec Elisabeth-Christine fut tout platonique. Le benédictin de Dusseldorf imiterait-il le héros de Leutren?

LÉO DE BERNARD.



## COURRIER DE PARIS

Ce n'est pas tout à fait le moment de rééditer le classique *cedant arma togæ*.

Quel cliquetis d'armes! quel bruit de canons! quel belliqueux vacarme!

Au moment où je prenais la plume pour commencer cette chronique, il me semblait entendre un lecteur m'interrompre dès les premiers mots pour me cribler de questions.

Ce qui pourrait s'interpréter à peu près de la façon suivante :

MOI. — La semaine...

LE LECTEUR. — Pardon; avant d'aller plus loin, souffrez que je vous fasse une observation préliminaire. Il ne s'agit pas, dans les circonstances actuelles, de nous entretenir du mariage d'Arthur et de Virginie.

MOI (un peu piqué). — Pardon à mon tour; mais je ne suis pas habitué à abuser de ces ressources de vaudeville. Je tâche de faire ma besogne en conscience. Je commence donc : « Le *tolle* soulevé à l'occasion de la décision prise par le jury chargé de décerner le prix de Rome a remis sur le tapis... »

LE LECTEUR. — Arrêtez, je vous en prie, monsieur! Vous nous parlez de *tolle*, nous nous imaginons déjà que vous allez nous entretenir du conflit hispano-prussien, et vous nous faites retomber en plein Conservatoire... C'est une mystification.

MOI. — Pas le moins du monde... J'avais quelques observations, que je croyais utiles, à vous présenter. Mais, si vous refusez de les entendre, je n'insiste pas et j'aborde un autre sujet :

« La vente de Nestor Roqueplan... »

LE LECTEUR. — Savez vous combien il y a au juste de chassepots dans nos arsenaux ?

MOI. — Je vous avouerai franchement que je n'ai pas, à ce sujet, de données exactes. J'ai oui citer le chiffre de douze cent mille. Mais je n'affirme rien. Ces statistiques ne rentrent pas d'ailleurs dans le cadre d'un *Courrier de Paris*, et je vous demande de vouloir bien me permettre de poursuivre : « Une invention curieuse va être expérimentée ces jours-ci... »

LE LECTEUR. — Bravo!... C'est des mitrailleuses qu'il s'agit, n'est-ce pas ?

Donnez-nous un peu la description exacte et tant attendue de ces engins mystérieux.

MOI. — Je n'en sais, sur leur compte, pas plus long que vous. L'engin auquel je faisais allusion, est un appareil pour se promener sur l'eau la canne à la main, appareil qui doit fonctionner en pleine Seine avec...

LE LECTEUR. — Que voulez-vous que nous fassions de tout cela... La mitrailleuse! nous voulons la description de la mitrailleuse!

MOI. — Mesdames et messieurs...

LE LECTEUR. — sur un air connu. — Mitrailleuse! mitrailleuse! mitrailleuse!...

La sténographie ci-dessus, dont la parfaite exactitude est garantie, vous donnera une faible idée de la partie de propos interrompus à laquelle la chronique est obligée de se livrer.

Daignez, en effet, songer que d'ici à l'heure où paraîtra ce journal hebdomadaire, le télégraphe aura eu le temps de révolutionner vingt ou trente fois la face des choses; je connais le hasard. Si je me livre à des considérations sur la paix, il est capable de faire éclater la guerre d'ici à samedi. Si je disserte sur la guerre, la paix se consolidera.

Le mieux, dans le doute, est de s'abstenir.

Si l'épée sort du fourreau, nous aurons assez le temps de vous fournir des portraits de généraux, nouvelles du théâtre de la guerre, anecdotes militaires et le reste.

Cependant, dès aujourd'hui, quel que doive être le résultat final, il convient de signaler une des curiosités parisiennes du moment. Je veux parler de la petite Bourse, qui siège entre la rue Lepelletier et le passage de l'Opéra.

D'ordinaire, ce rendez-vous des amoureux du 3 0/0 n'a rien qui vaille la peine d'être photogra-

phié. Mais depuis quelques jours, grâce à l'importance des nouvelles et à l'influence qu'elles doivent naturellement exercer sur la spéculation, la petite Bourse est devenue un des observatoires les plus pittoresques de la grande ville.

Tous les soirs, aussitôt que l'heure du dîner est passée, on voit affluer une foule étrange, mélange bizarre de toutes les classes sociales, amalgame de toutes les langues connues. Et la promenade de Babel commence.

Tandis que les coulissiers s'agitent et que la baisse les mène, on voit de braves femmes à cabas se faufiler dans les groupes, les mains tremblantes, et demander avec anxiété le dernier cours ou la dernière nouvelle.

Là aussi convergent tous les reporters, qui, au hasard de la fourchette, inscrivent sur leur carnet toutes les bourdes d'alentour.

Là encore, s'est établi le quartier général de Robert-Macaire, suivi de son fidèle Bertrand. Que de manœuvres, mon Dieu! Que de machinations! Pauvre Gogo, c'est toi qui feras encore une fois les frais de tout cela.

Les sergents de ville ont grand'peine à faire entendre leur : Circulez, messieurs! L'autre soir, cependant, ils se sont fâchés.

Ce que voyant, un groupe de spéculateurs en plein vent a imaginé, pour ne pas être dérangé, d'aller se mettre à la queue du théâtre des Variétés. Pas de chance! Dix minutes après, on les délogeait de nouveau. Ils n'avaient pas pensé que le théâtre est fermé depuis un mois pour cause de réparations.

Autre incident :

Mardi soir, le succès de la petite Bourse a été pour un croque-mort qui, affairé et effaré, demandait à tout le monde des nouvelles de la rente italienne.

Qu'on dise encore que le soleil de la Bourse ne luit pas pour tout le monde.

La trépidation est d'ailleurs générale dans le monde des écus. C'est un va-et-vient perpétuel entre les agents de change et leurs clients. De ces précipitations naissent parfois des incidents comiques. Témoin l'aventure suivante :

Un des agioteurs du péristyle avait dit à son courtier ordinaire de venir prendre ses ordres, s'il ne recevait pas de lui une lettre avant le lendemain matin.

À l'heure convenue, le courtier arrive, et, avec le sans gêne d'un intime, pénètre dans le cabinet de son client.

Personne.

Sur la table seulement un papier avec ces mots : « Midi quarante. »

Le courtier, pressé, n'en demande pas davantage, et s'en va d'un bond acheter quarante actions du Midi.

Inutile d'ajouter que le midi quarante était une indication horale placée en tête d'une lettre commencée et laissée inachevée sur la table.

Comme tout ici bas n'est que contraste, pendant que, d'un côté, l'on est entier aux préparatifs de guerre, de l'autre côté, on s'occupe de préparatifs de fête.

Il s'agissait de varier quelque peu le programme inamovible des réjouissances du 15 août, et à ce sujet M. Maurice Richard a institué une commission.

L'intention peut être bonne, et ce n'est pas la première fois qu'on essaye de trouver du nouveau, n'en fût-il plus au monde, mais jusqu'ici les tentatives sont restées inutiles. Je crois bien qu'il en sera encore de même aujourd'hui. Comment voulez-vous, en effet, qu'on improvise quelque chose d'original sur un thème d'une banalité si accomplie. Quand des lampions on est passé aux verres de couleur pour revenir aux lanternes vénitienes, on a épuisé toute la gamme. Pour ce qui est du feu d'artifice, toute la nouveauté se borne à le transporter tantôt au Champ-de-Mars, tantôt à la barrière de l'Étoile, tantôt au Trocadéro. En réalité, ce qu'on cherche dans ces fêtes-là, c'est un prétexte pour donner un coup de fouet au petit commerce. Inutile, dès lors, de tant se préoccuper.

Les gens aux goûts délicats fuiront toujours comme la peste ces agglomérations bruyantes et

odorantes. Quant à la masse du gros public, qui se porte avec frénésie à ces tumultueux plaisirs, elle n'est pas difficile sur la qualité.

Tout au plus pourrait-on, si l'on veut améliorer, opérer par voie de retranchement.

On commencerait par les cantates, ces mirlitons solennels.

En revanche, ce qui promet de fleurir plus que jamais en 1870, ce sont les théâtres militaires. Si nous avons la guerre, je plains les malheureux figurants à 2 fr. 50 c. pièce qui seront chargés de remplir le rôle des Prussiens dans les pantomimes belliqueuses de l'Esplanade. Ils en recevront de ces horions, et ils seront hués par la foule avec un enthousiasme tout à fait Chauvin.

À leur place, je n'hésiterais pas à demander, dès aujourd'hui, de l'augmentation.

C'en est fait. Les arènes de la rue Monge ont vécu. Je ne sais où l'on aura mis les cadavres, y compris celui du gladiateur géant; quant aux pierres de l'enceinte et du fameux *Podium*, elles sont tombées sous la pioche impitoyable de la Compagnie des omnibus. Quelques photographies rappelleront seules le souvenir de ces débris autour desquels se sont engagées tant de batailles et de polémiques.

L'oraison funèbre des arènes a été prononcée par un brave homme de marchand de vin du voisinage qui, comme j'étais allé l'autre jour donner un coup d'œil d'adieu à ces ruines, causait devant sa porte avec un voisin :

— C'est tout de même fâcheux pour vous, lui disait le voisin. Ça doit vous faire du tort ?

— Peuh! répondit-il d'un air de dédain, les gens qui venaient voir ça n'étaient pas déjà du monde si bien. Je suis sûr que je ne leur vendais pas dix verres de vin par jour.

Conformément aux ordonnances spéciales, l'opération du blanchiment des façades a recommencé pour tout un quartier. À ce propos, qu'on nous permette une observation.

Avez-vous remarqué comme moi l'arrogance dont font preuve les gens qui sont placés au pied de la maison en réparation avec mission d'empêcher les passants de suivre le trottoir où quelques éclaboussures les pourraient atteindre? Il s'agit là d'une fonction purement protectrice, qui, par conséquent, devrait être exercée avec une politesse au moins relative.

Pas le moins du monde, ce serait connaître bien peu notre beau pays de France, que de supposer qu'il en est ainsi. Nous sommes tous, et c'est là un des travers de l'esprit national, possédés à un incroyable degré de l'esprit de domination. Aussitôt que le gaillard qu'on charge d'empêcher la circulation tient à la main le bâton avec lequel il doit vous faire signe, il s'imagine que ce bâton est un sceptre, et il devient lui-même un tyran.

Quand il vous crie : « Passez au large! » c'est avec l'accent furibond d'un dictateur qui dirait : « Faissez-moi cet homme-là! » Un peu plus, c'est sur votre tête qu'il vous assénerait son bâton.

En signalant à qui de droit les abus de pouvoir de ce Néron au petit pied, je ne me dissimule pas, ainsi que je le constatais plus haut, qu'il cède là à un entraînement commun à la nation entière.

Nous sommes tous enclins à cet abus de domination, et chacun se console des vexations qu'il a subies par celles qu'il fait subir à autrui. Drôles de richochets!

Voyez le plus petit facteur de chemin de fer, quand dans sa gare il vous somme de traverser ou de donner votre billet, ou de faire n'importe quoi. Pour une minute, il vous écrase de sa supériorité, mais cette minute lui suffit.

Tenez, je m'étais souvent demandé quelles considérations ou compensations pouvaient décider les gens à se faire croque-morts. Ce n'est pas le chiffre des appointements, qui est des plus médiocres. Ce n'est pas l'agrément des fonctions qu'il exerce ni le prestige qui y est attaché.

Qu'est-ce donc? J'ai trouvé.

Le croque-mort a, lui aussi, son instant de domination. Voyez-le quand il marche à la tête d'un convoi et qu'il force les voitures à se ranger, il est superbe; il triomphe, il règne. Le geste qu'il em-



plote pour faire signe au cocher est le geste d'un César. Il exerce un pouvoir absolu, il est heureux.

Savez-vous tout de même qu'il n'est pas facile de jamais faire quelque chose de bon d'une nation victime d'un travers semblable!

Par extraordinaire, la nécrologie ne trouve qu'un seul nom cette semaine sur son lugubre bilan. Ce nom, c'est celui de M. Persil.

— Qui ça, M. Persil? demanderont quelques-uns. L'oubli croît si vite sur une notoriété! Et pourtant M. Persil fut plusieurs fois ministre sous Louis-Philippe, et pourtant aussi, ce qui indiquait une souplesse exceptionnelle, il trouva moyen de se faire nommer sénateur sous le second Empire, après avoir été pair de France.

Mais au Sénat il ne fit pas une seule fois parler de lui, si bien qu'en apprenant son trépas, on a été quelque peu tenté de murmurer le mot de Mürger :

« Comment, encore! »

Il faut dire que le grand âge du défunt (quatre-vingt-cinq ans) ne lui permettait guère de rester sur la brèche, et, de nos jours, un homme qui ne lutte plus est un homme enterré.

Seul, M. de Tillancourt s'était souvenu tout dernièrement de l'ancien ministre de la justice, et avait prétendu qu'il serait à souhaiter qu'on lui accordât de nouveau un portefeuille, afin que dans le cabinet actuel on pût voir Le Bœuf entouré de Persil.

Celui qui vient de succomber dans un petit village des environs de Paris, à Antony, entre Longjumeau, cher à l'Opéra-Comique, et Palaiseau, célèbre par sa pie voleuse, que chanta Rossini; celui qui vient de succomber, avait eu les débuts les plus étourdissants. En une seule année, il avait passé tous ses examens de droit, et à vingt-quatre ans il publiait des livres de jurisprudence qui faisaient autorité.

Mais la politique l'absorba, je devrais dire le dévora. Tout entier à la recherche de complots plus ou moins imaginaires, M. Persil n'eut plus le temps de travailler sérieusement; l'homme d'ambition tue l'homme de savoir.

M. Persil ne manquait pas d'esprit.

Du temps où il était au pouvoir, il fut en antagonisme très-vif avec un autre des membres du cabinet, avocat comme lui, mais avocat médiocre.

Cet antagonisme n'était un secret pour personne, et se traduisait souvent dans le sein même du conseil.

Louis-Philippe, fort malicieux de sa nature, prenait un certain plaisir à asticoter les deux rivaux.

Un jour notamment, à l'issue d'une séance dans laquelle ils avaient encore échangé quelques mauvais compliments, le roi, retenant M. Persil, lui dit en souriant :

— Savez-vous, mon cher ministre, que vous avez là un ennemi acharné et qui pourrait bien vous jouer quelque mauvais tour?

— Sire, répondit l'excellence, je ne crains rien. Le Persil finit toujours par tuer les perroquets.

M. Persil, comme tout le monde à cette époque, je veux dire comme tous les gens en place, était l'objet des railleries des petits journaux, on le plaisantait surtout de sa prétendue avarice, au sujet de laquelle on racontait une foule d'anecdotes.

Je retrouve celle-ci entre autres :

M. Persil venait d'acheter une propriété. Le duc d'Orléans, de passage dans le pays, lui rend une visite, il y est reçu à déjeuner.

M. Persil d'abord fait les honneurs de sa villa au prince et se met en devoir de la lui faire visiter en détail.

Le duc d'Orléans, quelque peu fatigué, s'assoit sur une des chaises du salon, chaise qu'on avait oublié absolument de capitonner, car le princelaisse échapper une grimace significative.

Le propriétaire cependant continuait à remplir son rôle de cicérone :

— Vous le voyez, mon prince, ce petit ermitage est le fruit de mes économies.

— Oui, mon cher monsieur Persil, un fruit dont je sens le noyau, répondit le prince, qui ne savait comment se tenir sur son siège.

Ils sont bien loin tous ces souvenirs. Aujourd'hui surtout, que les oraisons funèbres de rigueur ont jeté leur dernière pelletée de terre sur l'ancien homme d'État, dont le nom était dans toutes les bouches, alors qu'il instruisait l'affaire Fieschi.

*Alas! poor Yorick!...*

Est-il bien nécessaire que je constate, pour la postérité, qui se souciera fort médiocrement de ces tablettes courantes, le passage d'une éclipse de lune dont l'Observatoire aura enregistré les phases? Non, n'est-ce pas? mieux vaut braquer la lorgnette dans une autre direction.

A Bade, par exemple, où la parisiennerie vient d'avoir sa petite fête sous forme de représentation d'une pièce inédite de M. Quatrelles (lisez Ernest Lépine).

L'œuvre a réussi à merveille devant un public d'élite, car Bade est depuis longtemps envahi par la foule élégante, qui a adopté ce rendez-vous de prédilection.

La pièce de M. Quatrelles est intitulée : *le Sapeur et la Maréchale* : succès fou pour Brasseur.

Bien entendu, je ne vais pas vous raconter cette joyeuse pochade, dont les grivoiseries sont habilement enveloppées de bon goût; mais c'est une occasion favorable pour enregistrer précisément la naissance, qui remonte déjà à quelques années, d'un genre de littérature tout spécial, dont *la Vie parisienne* a été le berceau.

Je veux parler de ces articles égrillards troussés d'une main délicate, qui mettent en quelque sorte la cantharide à la portée de toutes les intelligences.

Nous avions déjà de nombreux spécimens de littérature folichonne, depuis Rabelais, Voltaire, Crébillon fils et compagnie. Mais il n'y a aucune comparaison à établir entre cela et ceci.

Du temps de Crébillon fils, on n'y regardait pas de si près, et l'on vous disait les choses tout crûment, avec un certain cynisme de parade. De nos jours, la censure existant à un bout, et la police correctionnelle à l'autre, on a été obligé de ruser avec les crudités, et il en est résulté de véritables prodiges d'habileté fantaisiste.

De même qu'en politique la compression qui suivit... engendra les adresses de plume des Paradol, des Weiss, etc., et donna le jour à une polémique absolument nouvelle, de même aussi la nécessité de ne pas tomber sous les coups du code pénal créa un genre tout à fait curieux et exploité avec un grand bonheur par plusieurs écrivains.

Ce genre, si l'on peut ainsi parler, c'est l'immoral dans la légalité.

La recette fondamentale est des plus simples. Pour faire passer les combinaisons les plus croustillantes, avoir soin de ne jamais mettre en scène que des personnages mariés.

L'écharpe de M. le maire est le pavillon qui couvre toute cette marchandise fortement pimentée. Si les pruderies voulaient se fâcher, la littérature cantharido-conjugale répondrait en baissant modestement les yeux :

— Mais puisque c'est pour le bon motif.

Il y a là, si je ne m'abuse, un certain raffinement qui indigné un degré de corruption plus grand encore que les brutalités les plus violentes. Cette idée de faire pénétrer le public dans certaines intimités, et de faire des trous à la lune de miel pour que, par ces trous, la curiosité publique risque un œil indiscret cette idée est par excellence le propre d'une époque de décadence.

C'est en quelque sorte, pardon de l'expression, aimer à manger la vertu faisandée.

Il n'était peut-être pas inutile de noter cette transformation très-caractéristique.

La commission de réforme du Conservatoire continue à tenir des séances assez orageuses; mais comme ces orages-là se suivent en se ressemblant, il suffit de les mentionner au passage.

J'arrive également trop tard pour chanter une ode à la pluie.

Elle a été accueillie avec de véritables transports d'allégresse. Mais comme sept ou huit jours sont déjà passés durant lesquels les averses se sont prodiguées avec un léger excès de zèle, on commence à gronder sourdement contre celle qu'on appelait avec

des vœux si ardents, N'est-ce pas là l'histoire de tous nos désirs?

Une petite histoire rétrospective cependant : C'était dans la commune de B... au plus fort de la sécheresse.

Un bourgeois en villégiature rencontre M. le curé.

— Eh bien! monsieur le curé, vous ne pouvez donc pas obtenir de la pluie?

— Je vous demande pardon, nous faisons des prières et des neuvaines; mais tant que le vent restera au Nord...

De quoi donc parler, maintenant?

Des fêtes offertes, à Lyon, à la presse parisienne? C'est l'affaire des correspondances spéciales, qui, de tous les côtés sont venues raconter cette petite expédition confraternelle.

*All right!*... Lyon a fait aux journalistes parisiens les honneurs de son exposition avec une bonne grâce parfaite. On est revenu enchanté et faisant des vœux sincères pour le succès final. Mais, comme je l'ai dit, des correspondants spéciaux ont fait toute la besogne, et il ne reste rien à glaner derrière eux.

Si je risquais comme intermède quelque anecdote sur le prince de Hohenzollern? Il fait assez parler de lui pour qu'on lui fasse, de gré ou de force, endosser les nouvelles à la main du jour. Mais le malheureux a déjà de trop lourdes responsabilités à porter.

Bornons-nous tout simplement, Parisiens, mes frères, à vous annoncer que de nouveaux plaisirs vous sont annoncés pour un avenir prochain. On compte, en effet, inaugurer, lors de la fête de Saint-Cloud, un service d'omnibus à vapeur entre Paris et cette ville, d'un côté; de l'autre, entre Paris et Versailles. Les modèles de ces véhicules sont construits. Ils sont d'une légèreté merveilleuse, et ont ceci de particulier qu'ils sont parvenus à éviter un des plus grands inconvénients, on peut même dire un des plus grands dangers, de la locomotion routière avec l'aide de la vapeur.

Les nouvelles machines sont presque silencieuses, et ne sauraient par conséquent jeter, sur leur passage, les pauvres chevaux dans ces terreurs folles qui occasionnent de terribles accidents. Les temps prédits approchent. Le cheval ne sera bientôt plus qu'un objet de curiosité conservé dans les musées zoologiques. Alors on n'aura plus à se soucier des années de sécheresse, si ce n'est pour le bétail, qui, n'ayant plus à partager sa pitance, trouvera toujours de quoi vivre. Alors chacun de nous aura sa locomotive dans un coin de la cour; alors les romanciers seront obligés de renouveler leurs formules, et on lira dans les feuilletons :

« Isabelle, toute rêveuse, suivait une des allées les plus solitaires du bois de Boulogne. Dans un charmant costume d'amazone, elle était assise sur une machine Crampton à la courbe gracieuse... »

Alors, alors... Mais peut-être n'y sommes-nous pas tout à fait encore.

On causait entre écrivains.

— Moi, dit X..., je prépare un roman de mœurs contemporaines que je crois appelé à faire une certaine sensation.

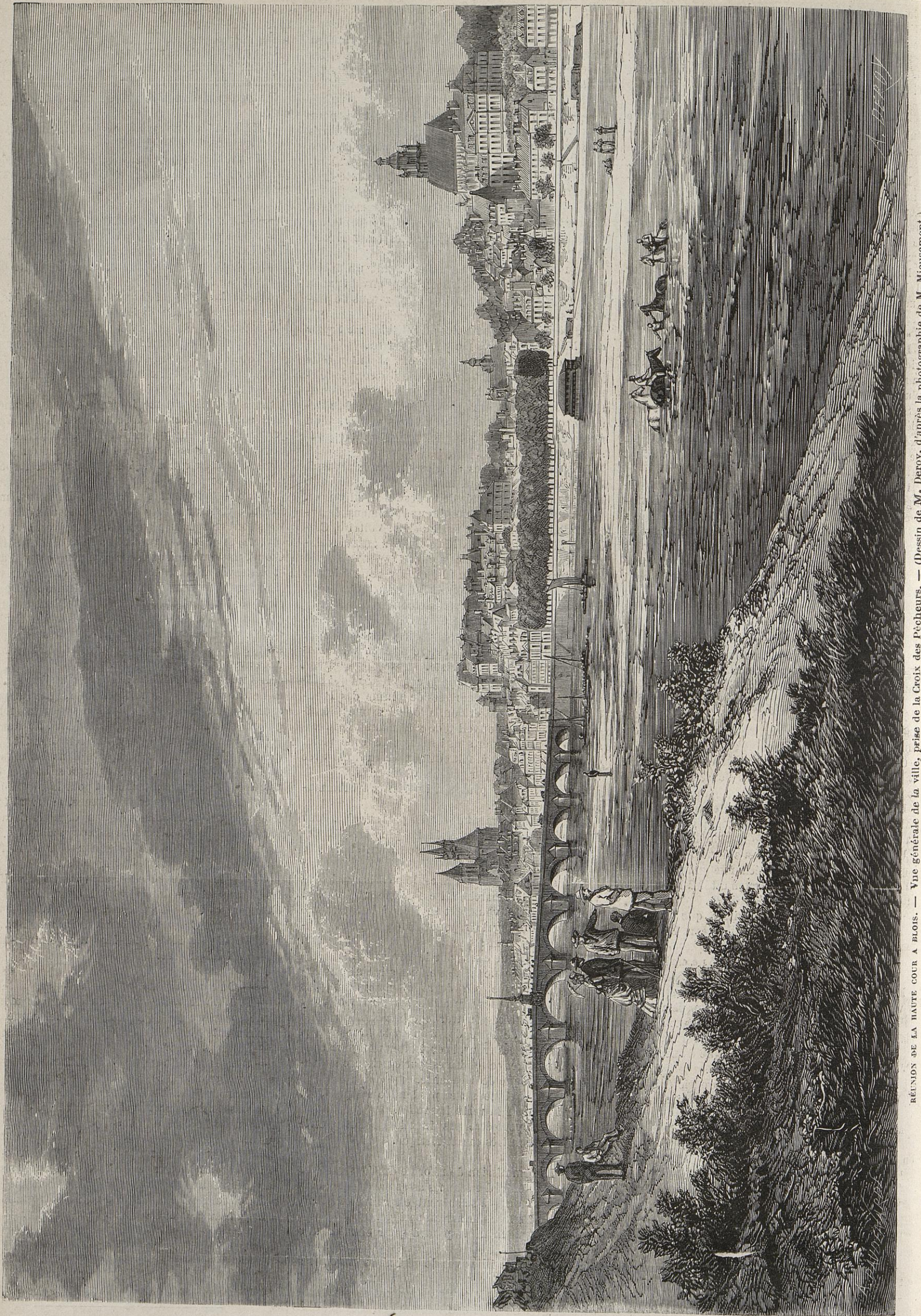
— Sur quel sujet?

— Sur les pratiques de ces financiers véreux qui se sont signalés dans ces derniers temps par des *puffs* monstrueux. Mes héros seront deux de ces coquins associés pour l'exploitation de la crédulité publique et fondant une *Caisse générale* de n'importe quoi...

— Très-moderne et très-féconde la donnée, fit Belot, qui écoutait; seulement, n'oubliez pas, si cela paraît dans un journal, de modifier la vieille formule et de mettre au bas de chaque feuilleton : « *La fuite au prochain numéro.* »

PIERRE VÉRON.





RÉUNION DE LA HAUTE COUR A BLOIS. — Vue générale de la ville, prise de la Croix des Pêcheurs. — (Dessin de M. Deroy, d'après la photographie de M. Mieuement.)





LA SÉCHERESSE. — La roche Arcquebise, près Samoreau, Seine-et-Marne (voir l'article, page 38); dessin de M. de Hagemann.



LA SÉCHERESSE. — Les troupeaux paissant dans les forêts de l'Etat; résolution votée par le Corps législatif (d'après les dessins de M. de Hagemann).

RÉUNION DE LA HAUTE COUR A BLOIS. — Vue générale de la ville, prise de la croix des Pêcheurs. — (Dessin de M. Deroy, d'après la photographie de M. Mieuxement.)



## LA VILLE DE BLOIS

Blois, la ville aux roys, dont la centralisation a tout bourgeoisement fait le chef-lieu du département de Loir-et-Cher, est bâtie en amphithéâtre sur la rive droite de la Loire. Elle est pratiquée partie sur une montagne, partie en la plaine campagne, ainsi que le raconte le frère Noël Mars dans sa description de 1646. Elle a le ciel serein et tempéré, et c'est sans doute pour chanter la douceur de son climat que Charles d'Orléans, un comte de Blois de la quatrième dynastie, rimait ce printanier quatrain :

Le temps a laissé son manteau  
De vent, de froidure et de pluie,  
Et s'est vestu de broderie,  
De soleil riant, cler et beau.

Le paysage que présente la vue de la ville, celui quereproduit notre gravure, est des plus pittoresques. Au premier plan, le fleuve aux eaux transparentes sur lequel fut jeté, en 1724, le pont qui, à gauche, s'allonge en dos d'âne. Au de là de la Loire, la promenade du Mail avec ses maisons blanches, l'hôtel de ville, l'Hôtel-Dieu, le collège. Au-dessus de ces bâtiments entremêlés d'arbres, se détachent le château de Blois et le donjon des seigneurs de Beauvoir, la cathédrale et l'évêché avec ses jardins suspendus.

Le nom de Blois dérive, disent les savants, du mot celtique *bleiz*, qui veut dire loup. Ce qui donne quelque probabilité à cette étymologie, ce sont les antiques armes de la ville qui, en emblème, portaient un loup. La ville date du temps des Mérovingiens, et le premier comte héréditaire de Blois fut Thibault de Champagne, dit le Tricheur. La quatrième dynastie des comtes de Blois eut pour chef Louis d'Orléans, celui qu'assassina Jean Sans-Peur, qui eut pour femme l'inconsolée Valentine de Milan, et qui fut le père de Charles d'Orléans le poète, et du célèbre bâtard Dunois.

C'est de Blois, en 1429, que partit Jeanne d'Arc pour aller secourir Orléans. C'est au château de Blois, où va se réunir la haute cour de justice, et où flottait alors une grande bannière couleur de fin azur, à grans fleurs de lis d'or, peinte à huile par Jehan Bersejan, peintre à Blois, que naquit, le 27 juin 1462, le roi Louis XII. Machiavel y est venu en qualité d'ambassadeur de la république Florentine. Charles-Quint s'y est arrêté. Napoléon a traversé Blois à son retour d'Espagne. Marie-Louise, le roi de Rome avec toute la cour de 1814, y séjournèrent jusqu'à la dissolution de la régence impériale.

La ville de Blois a eu ses splendeurs sous les Valois. Henri II avait réuni le comté à la couronne de France. Charles IX et Catherine de Médicis y donnèrent de somptueuses fêtes où Coligny, Henri de Navarre et sa mère Jeanne d'Albret se trouvaient réunis aux seigneurs catholiques, complotant là la Saint-Barthélemy.

Au château de Blois Henri III introduisit ses prodigalités, ses vices et ses crimes. La salle des États fut transformée en théâtre pour les *Gelosi*, ces comiques italiens qu'il avait fait venir de Venise, et cet efféminé monarque assistait aux représentations habillé en dame de la cour; en sorte qu'au premier abord, dit d'Aubigné

Chacun estoit en peine,  
S'il voyoit un roy-femme, ou bien un homme-reyne.

Cet Héliogabale bigot fit assassiner dans sa chambre royale du château de Blois le grand Balafre, ce duc de Guise qui, comme Danton, avait la fatuité facile devant la mort et qui disait à ses amis lui conseillant la méfiance : *On n'oserait.*

L'histoire du château de Blois est l'histoire de la ville. Nous y reviendrons.

Aujourd'hui la vieille cité royale n'existe plus avec sa cour et ses splendeurs. Blois est une bonne ville de province aux rues étroites et escarpées à laquelle les séances prochaines de la haute Cour vont donner un peu d'animation. Un décret impérial a désigné la ville de Blois comme siège de la Cour de justice devant juger l'affaire du complot contre la sûreté de l'État et la vie de l'Empereur. Les assises se tiendront dans la grande salle des États de Blois.

C'est un grand épisode judiciaire que le Monde

illustré s'appête à retracer dans ses péripéties intéressantes. Nos gravures aideront un jour à l'histoire de cette ville intéressante, qui a vu naître ce fou de génie qui s'appela Denis Papin, et Triboulet, le fou de François I<sup>er</sup>.

MAXIME VAUVERT.

## LA SÉCHERESSE

LA ROCHE ARQUEBISE

Il n'y a pas que le fond des mers qui ait ses mystères.

Si la baie de Vigo, ainsi que nous l'avons vu dans notre avant-dernier numéro, recèle des trésors enfouis depuis plus d'un siècle et demi, la Seine aussi, notre fleuve parisien, a ses secrets, qu'elle trahit à ses heures.

Mais ce ne sont pas des millions endormis au plus profond des eaux. Ce n'est pas de richesses qu'il s'agit, et pour voir, pas n'est besoin d'implorer l'assistance de M. Bazin, cet intrépide explorateur sous-marin. Il ne s'agit que d'un secret de la nature, de la roche qui parle.

Près de Samoreau, dans la Seine-et-Marne, dans les années de sécheresse prolongée comme celle-ci, les eaux basses mettent à découvert la fameuse roche d'Arcquebise, bien connue à la ronde. Je crois même que ce rocher aquatique a sa légende, et que cette légende est assez lugubrement fantaisiste. Il y a cent quatre ans qu'elle n'était apparue aux yeux des riverains. C'est assez dire que ses apparitions sont rares. Sa dernière émergence coïncide avec le tremblement de terre de Lisbonne et le commencement de la Guerre de sept ans, en 1756. Elle rappelle, comme on voit, d'assez tristes souvenirs.

Mais son apparition n'est pas ce qu'il y a de plus curieux. La roche d'Arcquebise parle, c'est-à-dire qu'elle porte une inscription assez peu rassurante, tracée par une main qui peut bien n'être pas celle d'un prophète.

On lit, en effet, sur sa surface, polie par le courant : « *Ceux qui m'ont vue ont pleuré; ceux qui me verront pleureront.* »

Heureusement que nous ne croyons plus aux Nostradamus. A peine les Mathieu de la Drôme et autres Mathieu d'autres départements trouvent-ils encore parmi nous quelques crédules. Nous ne nous fions plus qu'à la science officielle, et encore n'est-il pas démontré à tout le monde que les savants de l'Observatoire, par exemple, sont infaillibles.

Aussi ne nous sentons-nous pris nullement de cette appréhension qui tient en éveil l'esprit des paysans de Samoreau et autres lieux circonvoisins, qui, parce qu'ils ont aperçu cette année l'inscription de la roche d'Arcquebise, s'imaginent que les sept plaies d'Égypte vont fondre sur la terre. Si ces braves agriculteurs réfléchissaient un peu, ils sauraient que la sécheresse, et par conséquent l'amointrissement dans le produit des récoltes pouvait être une calamité publique sous Louis XV, mais qu'aujourd'hui nous avons, pour conjurer la mauvaise humeur du baromètre, des moyens que ne connaissait nullement celui qui prenait la roche d'Arcquebise pour confidente de ses jérémiades.

## PACAGES DANS LES FORÊTS DE L'ÉTAT

Bêtes et gens, arbres et légumes, nous souffrons horriblement d'une sécheresse dont nous accable

Un ciel pur, monotone à force d'être beau.

Peu de pluies au printemps, point d'eau pendant l'été et un soleil à dessécher les marais les plus humides! Nos nerfs sont tendus comme des cordes de violon et les grasses prairies sont réduites à l'étisie. Les bœufs et les moutons, chargés par la nature d'animaliser pour nous le règne végétal, ne trouvent plus de quoi brouter dans leurs pâturages ordinaires. L'alimentation humaine a été un moment compromise, et il a fallu aviser. Ce que le ciel n'a pas voulu faire cette année :

Aux mères des agneaux procurer la pâture, le gouvernement s'en est chargé.

Sur la demande de quelques membres du Corps législatif, il a paternellement levé l'interdiction qui pesait sur les troupeaux voisins des forêts de l'État; il a ouvert toutes grandes les clairières des bois privilégiés, et bœufs et moutons, vaches et brebis peuvent, en ces temps de mortalité végétale, paître à volonté l'herbe nationale. Le pacage est autorisé dans toutes les forêts de l'État. Cette mesure, dont peu de Parisiens comprennent la haute portée utilitaire, est d'un grand secours pour l'agriculture. Bien des bestiaux échappent ainsi à une mort prématurée, bien des veaux sont laissés à leurs mères, bien des vaches sont laissées aux bergers. Le couteau du boucher n'y perdra rien; mais au moins, quand on les abattra, ces animaux seront tués à point, à l'état de maturité et d'embonpoint que leur assigne l'élevage. C'est bien quelque chose que de mourir dans les règles. Nos estomacs le reconnaîtront cet hiver.

Le pacage autorisé dans les clairières de l'État, tel que nous le voyons pratiqué sur la lisière de la forêt de Fontainebleau, reproduite par notre dessin, est une importante ressource pour les animaux, qui, comme nous, attendent que les banquises du Groënland se détachent des mers polaires. Quand ces amas de glaces flottants se seront décidés à venir fondre sous notre soleil tropical et dans les tièdes courants du *gulf-stream*, alors nous aurons des pluies et par conséquent de l'herbe. Les prairies se feront une nouvelle jeunesse, se couvriront d'un regain de fourrages, et les troupeaux, quittant les pacages de l'État, reviendront à leurs pâturages ordinaires. Il y aura encore de beaux beefsteacks et de belles côtelettes pour la France.

On dirait que ce moment-là approche. L'orage et l'abondante averse dont viennent de nous gratifier les nuages ne sont sans doute que l'avant-garde de ces pluies régénératrices qu'attend si impatiemment l'agriculture, et que redoutent si fort les baissiers de la Bourse. Nous l'espérons bien.

MAXIME VAUVERT.

## LA PETITE MARIE

NOUVELLE

(Suite)

III

Je restai quelque temps en proie aux idées les plus vagues, au sujet de cette adoption maternelle contractée par la marquise, jusqu'alors si jalouse de son indépendance, envers une jeune fille dont je ne lui avais jamais entendu citer même le nom, dans nos conversations les plus intimes. D'ailleurs cette Marie, sans nom de famille, m'avait enchanté au premier coup d'œil; et dès le premier mot, notre situation réciproque, d'indécise qu'elle pût être par ci, par là, s'était bientôt accentuée dans le sens de l'attrait le plus amical et le plus naïvement partagé. Si je m'étais toujours montré d'une assiduité exemplaire chez madame de B..., alors que je me voyais si bien accueilli par elle, et par ses neveux et nièces, pour lesquels je ne pouvais être un sujet d'ombrage, ce n'était pas la présence de Marie, qui devait changer mes habitudes. La première fois que je retournai chez la marquise, après l'installation de la jeune fille, celle-ci s'avança comme pour recevoir de moi un baiser sur le front. C'était la règle établie; aucun membre de la famille ne manquait à lui donner ce baiser, et l'enfant m'avait pris pour un neveu. La marquise intervint en ces termes :

— Monsieur n'est qu'un ami, chère mignonne, et...

Je pris ici la liberté d'interrompre :

— Et un ami, mademoiselle, c'est un étranger.

— Passe pour cette fois, dit la marquise, ce sera moins embarrassant qu'une explication.

Je donnai un baiser à Marie, et je ne saurais vous dire avec quelle tendresse chaste et quelle volupté nouvelle ma bouche effleura ces doux cheveux! Marie était encore toute confuse de la petite scène... Quel besoin avait madame de B... de dire que je n'étais qu'un ami? Les circonstances me permirent heureusement de ressaisir mes avantages un instant



menacés. Il y avait eu ce jour-là séance extraordinaire à l'Académie française. M. Guizot avait reçu le père Lacordaire. L'amitié d'un membre de la célèbre compagnie m'avait procuré un de ces billets ovales si enviés en pareil jour. La marquise, en vraie Parisienne de Paris, qui laisse tout venir à elle et ne va au-devant de rien, connaissant tout, se montra fort curieuse de détails sur la physionomie de l'assemblée. Avec la chaleur de mes vingt-deux ans, je m'attachai à peindre, plutôt qu'à raconter. J'imitai le fameux dominicain, prononçant dans le silence imposant de cette élite des esprits les plus sévères, et des femmes les plus moqueuses, l'exorde que tu te rappelles :

« Messieurs, j'ai à remercier l'Académie française de deux choses : la première, c'est de m'avoir admis dans son sein ; la seconde, c'est de m'avoir nommé pour successeur à M. de Tocqueville. M. de Tocqueville est mort jeune, il n'a pas eu le temps pour complice de sa gloire. »

Tu auras sans doute, cher Raymond, quelque peine à concevoir, et peut-être à excuser, que dans cette expansion confidentielle d'un mortel chagrin à l'oreille du compagnon de mes meilleurs jours, je sois assez le maître de moi-même pour mêler des impressions rétrospectives de littérature à la douleur toujours présente qui me ronge. Mais, vois-tu, c'est ma faiblesse, lorsque je me reporte vers ce passé ou gisait mon trésor, de n'en vouloir pas perdre le plus fugitif aspect, et je croirais maltraiter l'ensemble à oublier un seul détail.

M<sup>me</sup> de B... et moi, nous raisonnâmes sur ce : « il n'eut pas le temps pour complice de sa gloire. »

J'avais lancé le mot avec une emphase qui pouvait donner à penser que je le trouvais de mon goût. La marquise, elle, le condamnait absolument.

Tandis que nous devisions, toutes proportions gardées, comme on faisait à l'hôtel de Rambouillet, Marie, assise entre nous sur un pouff, fixait tour à tour les lampes et le foyer. Elle s'ennuyait visiblement de n'avoir pas le moindre chiffon, à la rigueur un bout de tapisserie entre les doigts. Un rien l'eût fait rire aux éclats, et peut-être pleurer.

— Es-tu muette? lui dit la marquise? Sais-tu seulement de quoi nous venons de parler? Ne t'inquiète pas... nous sommes entre nous. Il est bon qu'une jeune fille se forme les idées sur les entretiens sérieux auxquels elle assiste.

— Oh! j'ai bien entendu... M. Léon, l'étranger, qui n'est qu'un ami, prétend que le père Lacordaire a pu employer avec raison telle locution... et vous, qu'il aurait mieux fait de parler autrement.

— Et ton opinion, à toi?

— Puisqu'il a dit comme ça... il est trop tard pour y rien changer.

La marquise répondit :

— Tu viens de répondre comme une petite naïve, et désormais on y regardera à deux fois avant de te faire l'honneur de te questionner.

Mais une telle affection perçait à travers le reproche, que cette sévérité de commande n'aurait trompé ni l'œil ni l'oreille du premier témoin venu.

— Si tu veux aller te distraire à ton piano, en attendant, ne te gêne pas.

Je restai donc seul avec M<sup>me</sup> de B... et dans une position assez délicate, vous en conviendrez, malgré notre intimité et nos ressources de conversation.

## IV

Jugez-en : avoir pendant trois ans passé en tête-à-tête, avec une femme au cœur viril, de principes inattaquables, qui m'honorait d'une amitié proclamée, et d'homme à homme (car elle administrait presque ma fortune), de longues heures de cordialité; avoir, dans le cours de ces innombrables entretiens, déroulé avec elle le chapelet de tous les noms de parents, d'amis, de connaissances plus ou moins directes, de façon à ne pas permettre de croire qu'on en eût oublié un seul;... n'avoir jamais entendu faire la moindre allusion à l'existence d'une Marie adorée, comme le brillant et seul espoir de la maison... Et puis un beau jour, un beau soir, sans avertissement ni explication, voir assise entre votre amie et vous, en qualité de maîtresse absolue de tout au logis, à commencer par sa dame,

cette même Marie qui regarde la marquise comme si c'était la première fois de sa vie qu'elle la regarde sans l'embrasser, comme si elle eût été élevée sur ses genoux et ne l'avait jamais quittée... cela était fait pour me surprendre.

Devant cette sérénité de Marie, que je rencontrai là pour la première fois, il y avait pour moi de quoi réfléchir avant de parler, et me sentir pris au dépourvu.

L'étrangeté de cette situation finit même peu à peu par se refléter dans toute mon attitude. Quand le son du piano vint nous avertir que Marie ne s'occupait pas de nous, la marquise me dit :

— Cette petite est bien extraordinaire dans le temps où nous vivons... Elle a positivement un cœur... Observez-la, Léon, sans qu'elle vous voie.

— Hé quoi, madame, mes vingt-deux ans vous inspirent-ils une si prodigieuse confiance que vous en soyiez à me recommander sincèrement d'observer une jolie fille de dix-huit ans?

— Vous la trouvez donc jolie?

— De mille façons différentes.

— Hé bien, mon cher, vous me faites un très-grand plaisir en me parlant ainsi. Je vous prierais seulement de ne pas laisser deviner à Marie votre opinion sur sa beauté. Je désire qu'elle reste un cœur et une âme.

Voici quelques traits de notre conversation, à partir de ce moment-là, languissante et interrompue :

— C'est une enfant à laquelle je porte le plus grand intérêt, me dit la marquise, qui ne devait plus en être à penser que pareil aveu ne m'apprenait rien; mes arrangements de famille ne me permettant pas de lui assurer après moi une partie de ma fortune, je veux au moins que pendant ma vie elle soit la plus heureuse possible... Et puis, un jour viendra peut-être ou nous la marierons. Et puis, faut-il vous dire aussi qu'elle ne s'appelle pas Marie tout court? Elle a un beau nom, presque un nom illustre... mais il ne lui servira guère plus qu'il ne lui a servi. Sa famille véritable est réduite d'une part à de grands-parents, de qui elle n'a rien à espérer, ne fût-ce qu'un peu d'affection, et d'autre part, à deux tantes, vieilles filles, sœurs de son père, titrées, mais pauvres, et qui vivent dans une profonde obscurité, à Amboise, je crois.

En fait d'obscurité, j'en savais une plus grande que celle où vivaient les tantes de Marie, je veux dire celle qui jusqu'à présent enveloppait pour moi l'histoire de leur nièce. Après les demi-confidences de la marquise, je me trouvais plus incertain aujourd'hui qu'hier. Que m'importait tout cela? Je ressentais un bonheur jeune et neuf à être dans le voisinage de Marie.

LOUIS DÉPRET.

(La suite au prochain numéro.)

## LES TYPES POPULAIRES AU THÉÂTRE (1)

Un érudit en matière dramatique, M. Ludovic Celler, vient de terminer, sur les *Types populaires au théâtre*, un livre qui ne sera point lu par tout le monde, — il n'a pas été tiré à plus de trois cent cinquante exemplaires, — et auquel tout le monde pouvait néanmoins fort bien s'intéresser. Ce double motif m'engage à en extraire certains détails qu'on ne lira pas sans plaisir. Ils concernent des personnages grotesques connus, mais dont l'histoire ne se trouve résumée nulle part aussi bien.

GUIGNOL

Guignol est aussi intéressant que son prédécesseur Polichinelle, et il est beaucoup plus convenable.

Guignol paraît être, du moins pour notre temps, d'origine lyonnaise, c'est l'ancien Canut, dont il porte le costume aujourd'hui disparu.

On ne se souvient pas de Guignol, à Lyon, anté-

(1) Études dramatiques. *Les Types populaires au théâtre*, par Ludovic Celler. In-12 de 268 pages, papier de Hollande, édition bibliophile. Envoi franc contre six francs adressés à M. Bourdilliat, 13, quai Voltaire.

rieurement au dix-huitième siècle, époque où un sieur Mouguet écrivit ses premiers canevas. De même que Molière consultait sa servante, Mouguet consultait un canut que ses œuvres réjouissaient fort, et qui s'écriait en patois : « C'est Guignolant, » soit : « C'est joliment amusant! »

D'où serait venu le nom de Guignol, gai, jovial, donné au principal personnage de ces comédies.

Le costume de Guignol est visible chaque jour aux Champs-Élysées. Son pantalon bleu, son petit gilet rouge à boutons luisants, son habit court d'un beau vert, son chapeau noir relevé, d'où s'échappe une petite queue frétilante qui lui bat les épaules, sa figure large et placide, sont connus des promeneurs. Dans le théâtre Lyonnais, Guignol est un type manié de mille façons, comme l'Arlequin dans la comédie italienne; cependant le plus souvent, à Paris, Guignol est domestique chez un M<sup>me</sup> qui est destiné, conjointement avec le gendarme et le magistrat, à recevoir les volées de bois vert qui sont traditionnelles aux marionnettes.

De même que Robert-Macaire a Bertrand qui ne le quitte pas, Guignol a Gnafron; pas de bonnes pièces, à Lyon, sans ce dernier; tous deux ils sont honnêtes; mais Gnafron est ivrogne à l'excès; il est, dit-il, savetier, mais il passe son temps à chasser la pièce de cinq francs et surtout la bouteille de vin. Gnafron est l'ivrogne sincère et convaincu, il a en lui quelque chose du Bacchus antique; moins roué que Guignol, plus naïf, il est au fond meilleur.

Gnafron figure rarement à Paris, où tout le succès est réservé, sans doute par souvenir du vieux répertoire de Polichinelle, aux combats homériques entre Guignol et ses adversaires, tels que dans le *Portefeuille volé* et dans le *Duel*.

Mais l'on marche d'un tel pas à notre époque, que Guignol tend déjà à être remplacé. Guignol engraisse! Il a un fils, Guillaume, un réel chenanpan, aussi mauvais drôle que son père est dévoué et brave. Vrai gamin de Paris, la tête coiffée d'une petite calotte rouge, Guillaume excelle à dire des sottises au propriétaire et à s'écrier ensuite, quand celui-ci veut lui tirer les oreilles : « Tapez pas! Essayez donc! Je vas le dire à papa. » Alors Guignol, père dévoué, arrive comme une bombe, et sans prendre aucun renseignement, assomme son maître.

[LORÉDAN LARCHEY.]

(A continuer.)

## LE SAINT-GOTHARD

Il est fort question en ce moment-ci du Saint-Gothard. Je crois même que cette crête des Alpes, dont le front éternellement blanchi se plaît dans les nuages, est devenue le point de mire de certaines préoccupations politiques. Les ingénieurs, qui, dans le siècle où nous sommes, ne doutent plus de rien, veulent faire subir au Saint-Gothard l'opération que la France et l'Italie sont en train de pratiquer dans les flancs du mont Cenis.

Le Saint-Gothard est donc une actualité, et, comme tel il appartient au crayon de nos dessinateurs.

Il s'agit de pratiquer un tunnel qui mette en communication l'Allemagne et l'Italie.

Les frais de cette coûteuse opération seraient supportés par la Prusse, autrement dit l'Allemagne du Nord, par les finances italiennes et badoises.

Le Saint-Gothard sépare de ses hauteurs de 3,300 mètres les cantons du Tessin et d'Uri. Tous les contreforts des Alpes semblent converger vers ce centre montagneux. C'est le passage le plus fréquenté de Suisse en Italie. Le Rhône et le Rhin prennent leurs sources dans ses glaciers.

Sa position géographique entre le lac de Lucerne et le lac Majeur lui donne une importance commerciale et stratégique qu'ont comprise les ingénieurs et les hommes d'État allemands. Le passage du Saint-Gothard est d'une importance capitale, et on comprend tout le désir que la Prusse met à le posséder.

M. V.





LE PUISATIER DE MONTIGNY-SUR-LOING. — Tranchée ouverte pour porter secours à la victime. (Dessin de M. Féral, d'après le croquis de M. G. de Hagemann.)





LE SAINT-GOTHARD. — Vue du pont du Diable. (Dessin de M. Sabatier.)



### Le puisatier de Montigny-sur-Loing.

Le drame d'Ecully qui a causé, il y a plusieurs années, une si vive impression dans toute la France, vient d'avoir son pendant à Montigny, pittoresque village des environs de Fontainebleau, si coquettement assis sur les bords du Loing.

Moins heureux que les sauveurs du puisatier Giraud, les courageux travailleurs de Montigny, après quatre jours et quatre nuits d'un travail opiniâtre et périlleux, n'ont pu amener à la surface de la terre qu'un cadavre. Leur seule consolation a été d'apprendre que la victime n'avait pu endurer de longues souffrances.

Caillat entreprit le travail ayant sa femme pour seule aide.

Mercrédî de la semaine dernière, 29 juin, vers cinq heures du soir, alors que Caillat était arrivé à une profondeur de 15 mètres, le sable ébranlé et poussé par des roches cachées, rompit tout à coup les étais, trop faibles pour le maintenir, et combla le puits en quelques secondes.

La femme Caillat, qui se trouvait à l'orifice, fût enterrée jusqu'à la ceinture, mais dégagée immédiatement, elle en fut quitte pour quelques contusions sans gravité et une forte commotion.

Quant à l'infortuné Caillat, il n'avait pas eu le temps de se soustraire au danger et restait enseveli sous une énorme colonne de sable.

Guidés par M. Lavours, maire, les habitants du pays se sont mis immédiatement à l'œuvre et ont ouvert une tranchée. Rencontrant à chaque instant des blocs de rochers qu'il fallait briser au marteau, ils ont cheminé à travers mille dangers, travaillant toute la nuit. Le lendemain, M. Marx, ingénieur en chef et M. Bellom, ingénieur de l'arrondissement, firent suspendre les travaux de tranchée qui présentaient de nouveaux dangers et firent commencer un nouveau puits à six mètres de celui qui était éboulé et qu'ils devaient rejoindre par une galerie horizontale solidement boisée. Des mineurs de la dérivation de la Vanne furent amenés des environs de Corbeil et, aidés de charpentiers de Moret et de Marlotte auxquels avaient été joints 40 soldats du 81<sup>e</sup>, venus de Fontainebleau, poursuivirent sans relâche leur travail qui, malgré le courage déployé de toutes parts, n'a pu être terminé que lundi dans l'après-midi, quatre jours après l'accident.

Comme on devait s'y attendre, on n'a pu ramener à la surface qu'un cadavre.

Pendant toute la durée du sauvetage, le préfet, le sous-préfet, le général commandant la subdivision, l'ingénieur en chef, le procureur impérial, l'ingénieur d'arrondissement, le maire, M. Collignon, inspecteur général des mines, qui a une résidence à Montigny, etc., se sont rendus fréquemment sur les travaux, encourageant par leur présence les travailleurs auxquels le propriétaire de la maison faisait distribuer régulièrement des rations de vin et de café.

Dans la soirée de lundi a eu lieu l'enterrement de Caillat; le cercueil a été porté à bras par les ouvriers qui avaient travaillé au sauvetage.

Une foule immense, précédée de toutes les autorités du pays et de Fontainebleau, accompagna le malheureux puisatier, et M. le préfet remercia, sur sa tombe ouverte, les travailleurs dévoués qui ont accompli ce périlleux sauvetage, méritant, hélas! un meilleur succès.

E. B.

### COURRIER DU PALAIS

Il semblait, la semaine dernière, que tout le Palais de Justice fût renfermé et contenu dans l'enceinte de la sixième chambre correctionnelle, et qu'il ne pût être question d'autre chose que du procès de l'Internationale; il en sera de même à Blois, la semaine prochaine, quand siègera la Haute-Cour de justice. Je n'ai pas, Dieu merci! à vous raconter cette affaire de l'Internationale qui a occupé six longues audiences, en côtoyant continuellement le terrain qui m'est défendu; trente-huit ouvriers étaient prévenus d'avoir fait partie d'une société secrète, les uns comme fondateurs, les autres

comme simples affiliés; ils répondaient que l'Internationale, ou plutôt l'association internationale des travailleurs, n'était pas et ne pouvait passer pour secrète, puisque ses rameaux sillonnent déjà toute l'Europe et pénètrent même en Amérique. C'est l'union, c'est l'entente de tous les ouvriers de tous les pays, qui discutent et étudient leurs intérêts, et, pour cela, le grand jour est tout ce qu'il y a de plus nécessaire; ils ont besoin, avant tout, pour atteindre leur but, de se faire voir et de se faire entendre. Aussi ont-ils publié les procès-verbaux de leurs réunions et leurs solutions principales! Le ministère public soutenait que si tel avait été à l'origine le but de la société, les associés s'en étaient singulièrement écartés depuis pour faire de la politique; à cela ces prévenus répliquaient que la question de l'affranchissement des travailleurs tenait de trop près à la politique pour qu'il fût possible de traiter l'une théoriquement sans toucher inévitablement à l'autre; mais que, quant à la politique active et actuelle, chacun d'eux avait pu en faire individuellement, mais non comme membre de l'Internationale et en engageant l'association.

Le tribunal a jugé que la prévention de société secrète n'était établie qu'à l'égard de sept des prévenus, qu'il a condamnés chacun à une année d'emprisonnement et à 100 fr. d'amende; quelques-uns ont été renvoyés des poursuites, et enfin les vingt-sept derniers ont été condamnés, non plus comme affiliés d'une société secrète, mais comme membres d'une société illicite, à deux mois d'emprisonnement et 50 fr. d'amende.

On avait raison de s'intéresser à ce procès; mais ce n'est plus là un drame judiciaire qui enflamme la curiosité, c'est beaucoup plus sérieux; à mon sens, c'est une page, et la page la plus importante, de l'histoire de notre temps. Ce que la justice entend frapper, c'est la tendance détournée ou la forme délictueuse de l'association internationale; mais l'association elle-même et son objet avoué sont évidemment en dehors de la proscription. Quand tout caractère de clandestinité aura disparu, quand l'Internationale se sera reconstituée légalement, tout le monde conviendra que c'est un merveilleux instrument de civilisation.

Et maintenant revenons à l'affranchissement des femmes, qui me paraît aller grand train, avec ou sans conférences. Je croirais presque aussi à une entente internationale et secrète de ces dames. Pas un journal anglais, américain, allemand, russe ou français, qui ne contienne au moins un tout petit article rédigé à l'avantage de la bonne cause. Ici, une jeune fille se fait recevoir docteur en médecine; là, elle se voue à l'enseignement; plus loin elle est candidate à la députation, etc., etc.... On disait déjà autrefois, avec raison, qu'il était malheureux qu'un préjugé leur interdît nombre de professions lucratives qu'elles étaient aussi aptes à remplir que les hommes, et on s'est étudié à rechercher quelles places elles pouvaient occuper.... Un bureau de poste? Ah! voilà, c'est parfait! Pourquoi faut-il que la persécution masculine trouve dans un procès récent l'occasion de rééditer une vieille calomnie contre ces dames?... Ah! le secret des lettres!...

M<sup>me</sup> veuve Limosin, qu'il ne faut pas prendre pour une vieille femme, était receveuse des postes, dans un bureau de l'arrondissement de Romorantin. On prétendait qu'elle avait pris l'habitude de décacheter les lettres jetées dans la boîte; les dénonciations pleuvaient; mais l'administration des postes ne voulait pas y croire; ce fut le parquet de Romorantin qui, plus défiant ou plus curieux, se livra à une enquête, à la suite de laquelle M<sup>me</sup> Limosin fut renvoyée devant le tribunal correctionnel, pour soustraction d'un certain nombre de lettres et violation du secret de plusieurs autres; en tout, vingt-cinq chefs de prévention, dont cinq seulement furent retenus par le tribunal, qui condamna la prévenue à six mois d'emprisonnement.

Ici, le cadre de l'histoire s'élargit tout à coup et d'une façon singulière; voici du roman, voici des questions de droit international, voici de la politique. La patrie de Guillaume Tell voit la discorde dans son sein, le conseil fédéral de Berne contre le conseil cantonal de Fribourg!

Qu'est-ce que la Suisse peut bien avoir à faire

dans le procès de M<sup>me</sup> Limosin? Le voici: la receveuse avait interjeté appel du jugement qui l'avait condamnée; mais elle n'avait pas eu le temps de soutenir son appel; des soins plus urgents l'appelèrent à Fribourg, elle alla s'y marier avec un jeune homme qui, dit-on, appartient à une des meilleures familles du centre de la France. Elle partit donc avec lui ou, tout au moins, en même temps que lui pour Fribourg; là, ils trouvèrent un curé qui les maria et, comme dans ce pays, le prêtre est en même temps l'officier de l'état-civil, la chose fut bientôt faite.

Mais le gouvernement français — de quoi va-t-il s'aviser? — conclut avec la Suisse un traité d'extradition, et, parmi les faits criminels ou délictueux qui pourront motiver l'extradition des accusés, se trouve compris celui de violation du secret des lettres. L'extradition de M<sup>me</sup> Limosin est demandée. Le conseil fédéral de Berne dit oui; mais le conseil cantonal de Fribourg dit non! Il prétend que le délit est antérieur à la signature du traité, et que la loi ne peut avoir d'effet rétroactif. Le conseil fédéral suisse interprète la chose autrement, et il menace d'employer la force! Voyez-vous la guerre civile éclater en Suisse à propos de M<sup>me</sup> Limosin! Fribourg alléguait aussi que, peut-être avait-on beaucoup moins à cœur d'exécuter le traité et d'exécuter le jugement que de servir le désir de la famille du nouvel époux, laquelle conteste aujourd'hui la légitimité de ce mariage. Enfin Fribourg céda, mais en protestant toujours, et la prisonnière était livrée aux mains de la police française.

Pendant ce temps, la cour impériale d'Orléans avait statué par défaut sur l'appel de M<sup>me</sup> Limosin, et, conformément aux réquisitions du ministère public, qui, de son côté, avait appelé à minima, elle élevait la peine à trois années d'emprisonnement. M<sup>me</sup> Limosin a formé opposition à cet arrêt, et la cour vient de fixer de nouveau l'emprisonnement à une durée de six mois. M<sup>me</sup> Limosin avait été curieuse, mais elle n'avait pas été indiscreète, et la cour lui en a tenu compte.

Croyez-vous l'affaire finie? Il paraît que non, et que la cour aura maintenant à interpréter son arrêt et à dire si le temps d'emprisonnement subi par la prévenue, en exécution de l'arrêt par défaut, doit être compté dans les six mois que prononce l'arrêt exécutoire. Voilà qui est noté dans un coin spécial de mon carnet, pour vous en instruire en son temps.

C'est lundi prochain que commencent devant la haute cour de justice les débats de l'affaire du complot. Mon prochain courrier sera daté de Blois.

PETIT-JEAN

### SALON DE 1870

XI

M. Mesdag a obtenu une médaille pour ses tableaux de marine, les *Brisants de la mer du Nord*, et une *Journée d'hiver à Scheveningue*. Peignant la mer et les bateaux d'une toute autre façon que ses illustres compatriotes Simon de Vlieger, Dubbels, Bonaventure, van Capella, Backuysen et van de Velde, modèle désespérant, a dit un critique, pour ceux qui veulent suivre son genre, procédant par touches molles et lourdes, boueuses et baveuses, M. Mesdag arrive néanmoins à un aspect de grandeur et de vérité que je ne saurais m'aviser de méconnaître. On voit que son principal souci est de transporter sur la toile tout ce qu'il peut prendre à la réalité. Sans doute, il devrait le faire d'une brosse plus propre et ce n'est point de son eau que je remplirais ma cuvette pour me laver les mains. Tels qu'ils sont, cependant, ses tableaux ont un caractère et une ampleur qui marquent l'originalité de l'artiste, et le distinguent de la foule. Je préfère les *Brisants*. Dans l'autre, tout, mer, rivage, barques à des plans différents, est traité d'une main trop égale, dans une pâte trop uniforme.

M. Artan est compatriote de M. Mesdag et de la même école. Il peint avec autant de mollesse et peut-être avec encore plus de vérité. Dans son *Souvenir des Côtes de Bretagne*, nous avons non pas seulement une mer, mais telle mer, c'est-à-dire précisément



celle que nous connaissons, de la baie des Trépassés à l'île de Bréhat. Il n'y a pas à s'y tromper. C'est une fort bonne étude. Pour être excellente, il lui suffirait d'un peu plus de dessin; car dans la nature tout se dessine, accuse sa forme propre, les corps solides, les choses palpables et aussi les flots, les nuages, la fumée. M. Jongkind prétend sans doute le contraire; mais c'est affaire à lui. M. Jongkind a exposé deux peintures: *Vue d'un canal* et *Intérieur d'un port*, et les deux sont d'un effarouchement de plus en plus macabre, preuve que M. Jongkind extravague en son genre autant que M. Manet dans le sien.

Souvent M. Fréret a fait mieux que cette année. J'ai vu de lui des marines plus saisissantes que le *Cap la Hague*, et surtout que le *Temps calme* qu'il a mis à ce Salon. Le *Cap la Hague* est néanmoins une jolie chose. M. Masure, lui, s'en tient à la mer bleue, fraîche et frissonnante qu'il a inaugurée il y a six ou sept ans, et qui lui réussit alors; il n'en connaît pas d'autre. C'est toujours le même plat qu'il nous sert. Seulement, cette fois il l'a assaisonné d'un bout de paysage dans le fond de ce qu'il appelle *Environs d'Antibes*, et les lames de la *Plage*, au lieu de les tracer parallèles au cadre, comme il en avait coutume, raient la toile en perspective, diagonalement de gauche à droite. Grand effort de sa part. L'*Embouchure de la Loire*, exposée par M. Chérot, se fait remarquer par la sincérité de l'observation. L'allure, le ton des vagues clapotantes, l'harmonie générale sont d'un homme qui copie naïvement la nature, sans autre parti que d'approcher le plus possible du juste et du vrai, et non d'un peintre ayant pour but principal de faire montre d'adresse. Comme par exemple M. Rozier, dont les toiles factices et follement enflammées (nos 2470 et 2471 du livret), rappellent trop celles de M. Ziem, l'un de nos peintres les plus habiles et les plus faux.

Une bonne note à M. Maréchal, pour la *Prise d'un corsaire*; une mauvaise à M. Chagot, auteur des *Grèves de Saint-Briac*; la *Rade du Havre*, par M. Jugel, serait bonne à déballer en foire, et encore; en revanche, M. Faxon, bien capable d'ailleurs d'exprimer la fureur des flots dans ce qu'elle a de plus violent, a exposé une *Côte de Bretagne*, d'un fier caractère, où le vent fait rage, où la mer bondit et s'emporte hors du cadre, et un *Incendie en rade de Bordeaux* (septembre 1864) qui rend, on ne peut mieux, en leurs horribles sinistres, la majesté et l'épouvante d'un tel désastre. La *Marée montante* fait beaucoup d'honneur à M. H. Martin. A droite, au second plan, une masse de roches couronnée d'un sémaphore; au fond, à gauche, le contour d'une île estompée dans la brume; un garde-côtes, ses voiles au sec au milieu; une barque échouée dans un angle; sur le devant, la plage unie, et, plus loin, lourde, d'une densité opaque et d'une vérité qui manquent souvent aux peintres de marines préoccupés de transparence, la mer renvoie au ciel comme une glace les rayons du soleil, miroitements d'une intensité lumineuse, vraiment étonnante. En somme, ce tableau, qui mérite des éloges, a obtenu un réel succès.

Je m'étonnais l'autre jour que le jury eût oublié de récompenser M. Th. Weber, un artiste consciencieux et convaincu, s'il en fut, dont les études sont constantes, les progrès sensibles, et, certes, je n'avais point tort. Son *Naufrage d'un brick anglais* est une belle page de peinture, où le drame est vaillamment mené, plein de mouvement et de terreur, avec des vagues qui se font et se défont dans des écroulements énormes et sans fin. Je regrette seulement le lustre un peu monotone des lames, j'entends les touches grisâtres et violâtres qui les satisfont et les agrémentent au dépens de la vérité. Mais il faut tout louer et ne rien reprendre dans la *Marée basse*; c'est une pièce de délicat, un morceau de fine bouche, que j'applaudis sans réserve.

Sur la question de savoir si M. Daubigny est en progrès, les avis se partagent: Oui, proclament les uns; non, ripostent les autres. Le plus grand nombre pourtant assure qu'il a plutôt reculé qu'avancé. C'est aussi mon avis. Il est certain qu'il tourne trop volontiers dans la même impression, nous donnant toujours le même résultat, obtenu par les mêmes moyens, la même campagne, le même ciel, les

mêmes arbres, la même rivière, la même température et la même heure du jour. On s'aperçoit aussi qu'il n'y a pas beaucoup d'ordre dans tout cela, et que l'artiste remplace constamment par de simples frottés les trois quarts de ce qui constitue l'aplomb et le dessin d'un tableau. Et puis, sa palette est à présent sale et lourde, de fraîche et légère que nous l'avons connue. Soyons de bonne foi, le *Pré des Graves* est peint avec la plus entière insouciance, et le *Sentier*, bordé de pommiers fleuris, est loin du tableau du même artiste, que l'on voit au Luxembourg, si plaisant, celui-là, par ses grâces printanières et sa franche bonne humeur! M. Daubigny fils renchérit encore sur la négligence prétentieuse et la couleur mal propre de son père. Il est vraiment dommage que des artistes bien doués d'ailleurs fassent fi à ce point des détails, et se contentent d'ébauches, et même d'ébauches très-peu avancées.

Je ne donne qu'un mot au paysage de M. Lapière, qui continue la mélodie délicate à laquelle il nous a accoutumés; à la *Terrasse de l'ancienne abbaye de Vezeley*, par M. Guillou, d'un goût élégant et distingué; au *Pont Charroux*, duquel je félicite M. Donzel; à M. Flahaut, dont nous publions aujourd'hui une peinture: dernièrement, je lui ai rendu pleine et bonne justice. Quant à M. Corot, il joue toujours son air habituel sur son chalumeau ordinaire, doux et faible écho de la nature, frappant l'oreille d'une manière incertaine, d'un bruit vague, confus, d'harmonie qui s'éloigne. Ses paysages de ce Salon, comme toujours, manquent d'accent local; ils répètent simplement ceux qu'il expose depuis une trentaine d'ans. Oui, c'est constamment même refrain, j'allais dire même rengaine.

Il y a des parties parfaitement réussies dans le grand paysage de M. Renié; le *Plateau de Belle-Croix* fait souvenir des Rousseau de la bonne manière. Charmant le *Matin dans le Bas Bréau*, qui a rapporté une médaille à M. Vuillefroy, son auteur. Ce tableau, fait d'arbres dont le soleil troue en maints endroits le feuillage vert, frais et tendre, est d'une magie de vérité étonnante. M. Wahlberg, un autre médaillé de ce Salon, entend le paysage différemment que M. Vuillefroy; il est moins intime et plus décoratif; mais son *Souvenir de Suède*, à bien prendre, est un morceau très-estimable, et la *Vue prise en Sudmanie*, dont le premier plan est malheureusement creux et flasque, dessine des arbres d'une belle et noble tournure, étale des eaux admirablement calmes, limpides et transparentes. On s'y baignerait.

OLIVIER MERSON.

## ANNIVERSAIRE

DU PONTIFICAT DE S. S. PIE IX

Rome, juin 1870.

Monsieur le Directeur,

Je vous adresse un croquis de mœurs locales qui emprunte son importance au vieux dicton populaire qui s'applique à Pie IX: « *Non videbit annos Petri.* » — *Il ne verra pas les années de saint Pierre.*

Le premier jour du 25<sup>e</sup> anniversaire du pontificat a cependant sonné pour le saint vieillard le 21 juin dernier, et, comme c'est la coutume, monseigneur l'aumônier de sa sainteté a distribué d'abondantes aumônes et donné un *grosso* (cinq sous) à tous ceux qui se sont présentés ce jour-là au guichet du Vatican.

Cette coutume est une reminiscence antique; elle date de cette époque où les papes allaient au couronnement à cheval, l'aumônier suivant le pontife, et portant à l'arçon de sa selle deux sacs d'écus, monnaies d'or et d'argent mêlées, où il puisait pour jeter au peuple.

C'est dans la cour du Belvédère que se réunit la foule des pauvres qui prétendent à cette aumône; l'espace est considérable. On se rappelle qu'autrefois les papes y ont présidé des tournois grandioses. A une certaine heure, on ferme les portes, et la garde suisse fait prendre rang aux premiers venus, qui tour à tour viennent recevoir la *mancia*. Chaque femme qui porte un enfant reçoit un

*grosso* de plus pour chaque tête, et elles ne se font point faute d'amener là toute une tribu. Celles qui sont enceintes ont droit à la même faveur: c'est là un trait de mœurs curieux; aussi faut-il voir comme elles font valoir aux yeux du bon aumônier leur position *intéressante* et intéressée.

Pour arriver à la cour du Belvédère, toute cette foule a dû gravir le « Monte del Vatican », traverser ces énormes fabriques, toutes ces maisons groupées autour du Vatican, qui en dépendent et forment, avec Saint-Pierre, le palais, les musées, les cours, un véritable monde. Là, à toute heure du jour, surtout au moment des fêtes, passent et repassent les carrosses des cardinaux, des prélats, la foule pittoresque des domes iques, des huissiers et des abbés.

La sortie de la cour du Belvédère est vraiment curieuse; c'est une réunion multiple au point de vue du costume, encore que ces femmes appartiennent toutes à la même classe ou à peu près. On sait la vivacité de langage et de gestes des foules méridionales; rien n'est plus vivant et plus pittoresque. C'est le milieu du jour: le soleil darde ses rayons et fait éclater les jupons rouges des Transtévérines, les blanches coiffures tranchent sur les nattes noires, les énormes parasols verts pittoresques protégeant les petits enfants. Au milieu de cette masse misérable et véritablement pauvre, quelques belles filles plus fortunées et venues là seulement comme on va à une fête commémorative, s'en retournent à leur campagne en chantant des chœurs et en se tenant par la main; la plupart, avant de quitter la ville, se répandent dans Saint-Pierre, chacune allant à l'autel objet de sa particulière dévotion, et se gardant bien d'oublier de baiser le pouce de la statue de bronze de Saint-Pierre.

Agréez, monsieur le Directeur.....

A. BONIFAZI.

## RÉCEPTION CHEZ M. OLZAGA

DE L'AMBASSADE CHINOISE

L'ambassade chinoise, qui parcourt le monde depuis deux ans, et qui pour l'heure est logée à l'hôtel Vouillemot, à Paris, a successivement visité l'Amérique, l'Angleterre, la Suède, le Danemark, les Pays-Bas, la Prusse, la Russie, la Belgique, l'Italie.

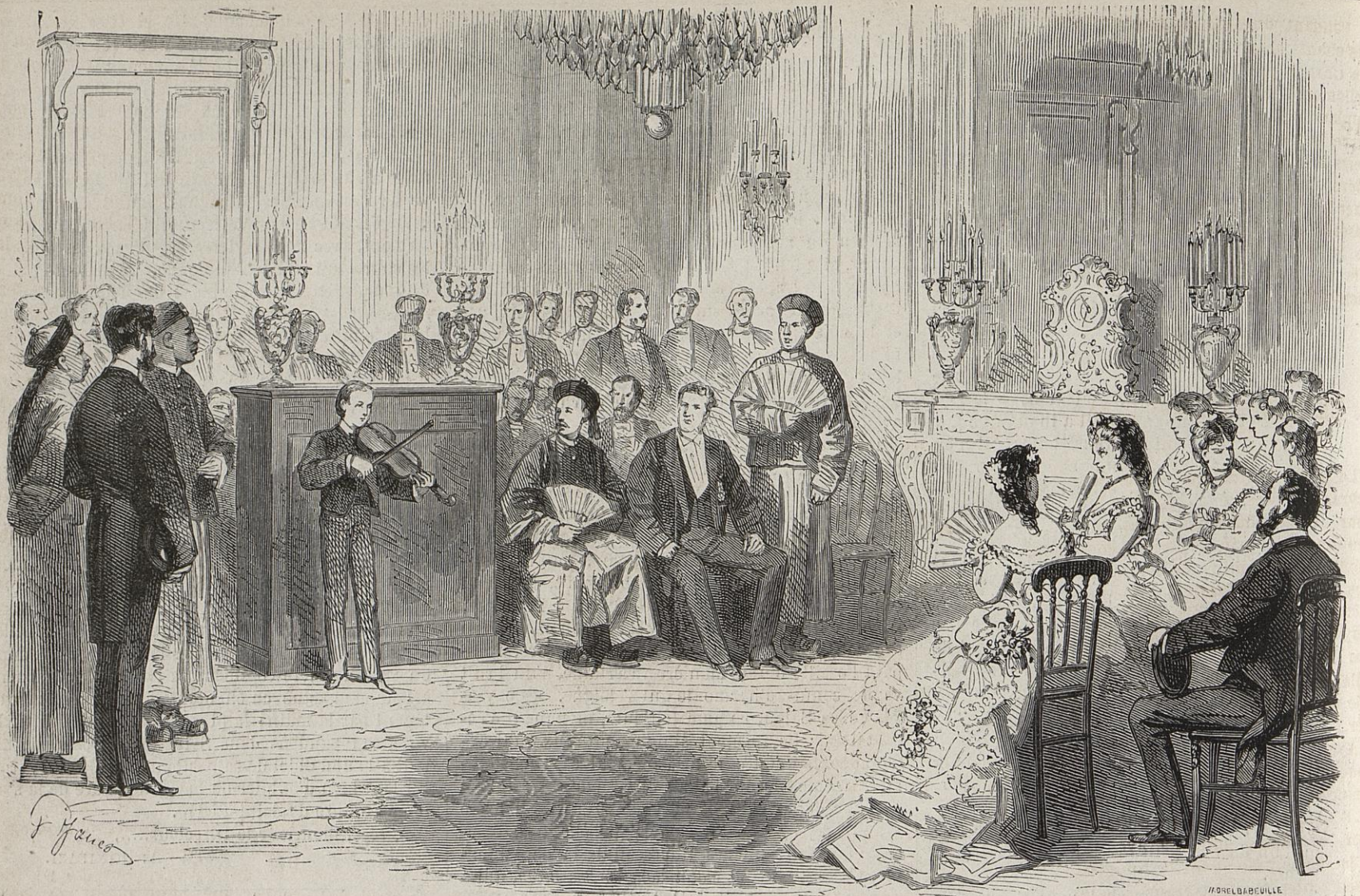
Son but est plus commercial que politique. Elle cherche plutôt à signer des traités économiques que des conventions militaires. L'été dernier, cette ambassade, dont les principaux personnages sont un premier ministre: Tché-Kang, et un second ministre: Saunne Kia-Kong, était à Paris, où elle avait de nombreuses conférences avec nos ministres.

Elle se compose en outre: d'un premier secrétaire, M. Brown, attaché à l'ambassade anglaise de Pékin; d'un second secrétaire, M. Emile de Champs, jeune français, l'un des fonctionnaires européens les plus haut placés en Chine, commissaire près la douane chinoise; de trois attachés d'ambassade: Fong-Yih, interprète anglais; Quoué-Ioung, interprète russe; Lieng-Fauy, interprète français; d'un secrétaire chargé de la correspondance des ministres chinois; d'un médecin, le docteur Tzo-Tzoung-Hao, qui ne traite ses augustes malades que par les infusions faites avec es plantes médicinales apportées du Céleste Empire.

Cette ambassade est encore ici, mais pour quelques jours seulement, car elle se dispose à partir bientôt pour l'Espagne, sa dernière étape.

Pour leur donner un avant-goût de l'hospitalité castillane, M. Olzaga, ambassadeur d'Espagne à Paris, a voulu recevoir chez lui les mandarins de haut parage. Il leur a donné une fête dans son hôtel du quai d'Orsay, qui a été brillamment illuminé pour la circonstance. La soirée a été pour ainsi dire toute musicale, la musique étant la langue de tous les peuples. Un jeune virtuose de la Havane, Raphaël-Albertini Uriaste, âgé seulement de douze ans, a fait des prodiges chromatiques sur son violon inspiré. C'était la première fois que cet artiste se faisait entendre à Paris.





PARIS. — Soirée donnée par l'ambassadeur d'Espagne en l'honneur de l'ambassade chinoise.



ROME. — L'aumônier de Sa Sainteté distribue de l'argent aux pauvres à l'occasion de l'anniversaire du pontificat de Pie IX (d'après le croquis de M. Bonifazi).



Pendant que les instruments et les chants charmaient leurs oreilles, les Chinois prenaient du thé, naturellement, battaient la mesure et applaudissaient en saluant jusqu'à terre, et en ouvrant tout grands leurs bras. C'est, paraît-il, une manière aux fils du Ciel pour témoigner leur grande satisfaction. L'ambassade chinoise a été enchantée de la réception de M. Olozaga. Si elle ne l'avait été, elle aurait été bien difficile.

M. V.

## M. LE BARON DE SOUBEYRAN

Le projet de loi que M. de Soubeyran a présenté à la Chambre, pour le remboursement des subventions dues par l'État aux compagnies de chemins de fer, ayant mis son nom en lumière d'une manière des plus brillantes, nous croyons qu'il sera intéressant pour nos lecteurs d'avoir quelques détails sur la carrière déjà si bien remplie de ce jeune et éminent financier.

Ayant à peine vingt ans, M. de Soubeyran entra au ministère des finances, sous l'administration de M. Fould. Devenu ministre d'État en 1852, M. Fould emmena avec lui ce jeune homme, dont les qualités intelligentes l'avaient frappé, — et il en fit bientôt son chef de cabinet et son directeur du personnel.

M. de Soubeyran conserva ces



LE BARON DE SOUBEYRAN, député au Corps législatif.

(D'après la photographie de M. Reutlinger.)

fonctions jusqu'en 1860, — où il fut nommé sous-gouverneur du Crédit foncier de France.

Ses aptitudes remarquables pour tout ce qui touche à l'administration et aux finances se développèrent alors rapidement, et aujourd'hui M. de Soubeyran compte au nombre de nos administrateurs les plus distingués et de nos financiers les plus compétents.

C'est ainsi que, dans une des dernières séances de la Chambre, un de ses collègues appréciait sa personnalité, à propos de son projet de loi :

« Je crois que M. de Soubeyran a rendu service à la bonne administration des finances. La volonté, la persistance dont il a fait preuve, a été fort utile. Il a montré la trempe d'un homme expérimenté en matière de finances, d'un homme qui, lorsqu'il est convaincu, suit son idée jusqu'à ce qu'il l'ait fait triompher. »

Membre du conseil général de la Vienne depuis 1858, M. de Soubeyran représente, à la Chambre, la troisième circonscription électorale de ce département depuis 1862; — aux dernières élections, il a eu 20,000 voix sur 20,700 votants.

Depuis son entrée au Corps législatif, il a toujours fait partie de la commission du budget, où son opinion a un très-grand poids.

Il convient d'ajouter que M. de Soubeyran joint à ces aptitudes spéciales un sens politique très-délicat et très-sûr, des plus estimés.

M. V.



SALON DE 1870. — Un Soir, tableau de M. Léon Flahaut.



CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE <sup>(1)</sup>

Ce ne sont pas les brochures de circonstances qui nous manquent. A leur tête, je remarque un excellent mémoire de M. le comte de la Tour du Pin Chambly sur notre organisation militaire. L'actualité du sujet n'est pas en voie de décroissance. — Dans le but d'abrèger la durée du service actif, l'auteur voudrait en voir étendre à tous l'obligation; il n'est pas contraire à la réduction de l'armée, mais il la voudrait organisée hiérarchiquement, de façon à pouvoir entrer en campagne immédiatement, comme en Prusse; il la voudrait possédant de plus, en temps de paix, des cadres d'élite choisis et entretenus avec tous les soins possibles.

De la bonté du cadre dépend la bonté de l'armée. C'est un axiome dont la vérité constante pourrait se démontrer historiquement par notre exemple, car je crois qu'en France le nombre des officiers et sous-officiers a été relativement toujours aussi considérable, sinon plus, qu'en aucune année. Les soldats marchent toujours, lorsqu'ils ont devant eux des gens de cœur prêts à se faire tuer sur le chemin.

M. Gannal pense aussi à la mort, mais c'est à un autre point de vue. Il commente l'article 77 du code, et il le trouve insuffisant à garantir contre le danger des inhumations précipitées. Il voudrait qu'à la campagne comme à la ville, les constatations soient toujours faites par des médecins payés *ad hoc*. MM. Pichot et Malapert vont plus loin encore; ils voudraient qu'on ne procédât jamais à l'inhumation avant la décomposition du corps, et ils proposent un moyen qui permette d'attendre ce signe infaillible, sans danger pour la salubrité publique.

Plusieurs brochures nous arrivent aussi sur la question des aliénés, qui a fait émettre bien des vœux de réforme. A ceux qui voudraient l'abrogation complète de la loi de 1838, le docteur Collinneau répond, au nom de la société médico-pratique de Paris, que cette loi est bonne et ne peut être attaquable que dans la fidélité de son application. M. P. Lenoir ne traite pas la question au point de vue juridique; il se contente de demander qu'outre les asiles d'aliénés, ouverts aujourd'hui, on crée deux autres classes d'établissements qui répondraient au début et à la fin du traitement: L'une serait une maison d'études consacrée à la surveillance paternelle des fous nouveaux; l'autre, véritable colonie agricole, recevrait les fous tranquilles et ceux dont l'état serait en voie d'amélioration.

Soutenue par M. Sarcey, la méthode musicale de M. Chevè a trouvé un nouvel adversaire en M. O. Comettant, qui la déclare incapable de servir à un enseignement sérieux.

M. Orsini est aumônier des Invalides, qu'il est toujours question de supprimer tout à fait. Il s'élève contre cette mesure, et il adresse directement à l'Empereur des remontrances assez vertes qui n'ont rien de la timidité du pétitionnaire. Mais quand on dirige les consciences de nos grognards, n'est-il pas permis de les défendre en grognant comme eux?

Les Guides pullulent, et pour cause, car nous touchons à la saison des voyages: *Guide à Biarritz*, par M. Germond de Lavigne, — *Guide dans la Suisse française*, par M. de Conty. — En général, le Guide tend à perdre de sa solennité; il a compris qu'il devait diminuer de volume et mettre des enseignements vraiment pratiques à la portée des acheteurs. M. de Conty va jusqu'à vous détailler quel rôle important le suif peut jouer dans une marche forcée.

J'allais oublier la réimpression de *Deux jours de condamnation à mort* (50 c.), — à peu près tout ce qui nous reste de Barbès, écrit l'éditeur, qui trouve, je ne sais trop pourquoi, ce fragment autobiographique digne de Corneille. Il nous reporte au mois de juillet 1839, qui vit condamner à mort, puis gracier ce chef de la jeune république. Le récit n'a été écrit

(1) L'administration du *Monde illustré* se met à la disposition des abonnés pour leur expédier franco les ouvrages dont il est rendu compte dans le journal. Adresser toute demande à M. Bourdilliat, 43, quai Voltaire.

que huit ans plus tard, à la prison centrale de Nîmes. Il est d'ailleurs calme et digne.

En fait de volumes, nous n'avons que les *Lettres de Gluck et de Weber* (4 fr.), traduites par M. de Charnacé, et *l'Étude sur Montaigne*, de M. Leveaux (6 fr.). Des portraits et des autographes accompagnent les lettres des compositeurs, qui me paraissent être d'un intérêt modéré. L'étude sur Montaigne est, à proprement parler, une longue analyse appuyée sur des extraits. — M. Jouaust, l'imprimeur bibliophile, a publié le troisième volume du *Théâtre complet de Beaumarchais* (12 fr. 50), une édition hors ligne à laquelle MM. d'Heilly et de Marescot ont consacré tous leurs soins. On peut en dire autant des *Poésies de Tahureau* (18 fr.), que M. Blanchemain ressuscite pour la joie des amis de Ronsard, car ce Tahureau *ronsardisa* de la belle sorte.

ÉDOUARD HUBERT.



SCÈNES DE LA VIE DE THÉÂTRE. — LE GRAND ACTEUR ONUPHRIUS.

On a beaucoup écrit sur la vanité des comédiens. On n'a pas tout écrit encore. Je citerai quelques traits de l'un d'eux, — que je désignerai sous le nom d'Onuphrius, le plus fervent enthousiaste et le plus féroce admirateur... de lui-même.

Onuphrius se promène lentement et majestueusement sur le boulevard.

UN PASSANT, serrant le bras de son ami. — Regarde devant toi: c'est Onuphrius, le célèbre Onuphrius.

L'AMI. — Qui? ce grand? ce vieux?

LE PASSANT. — Oui.

L'AMI. — Quelle décadence! (Ils passent.)

ONUPHRIUS. — Tais-toi, mon cœur! Et toi, ma poitrine, comprime tes battements! O gloire, tu n'es pas un vain nom!

UNE VIEILLE DAME, à son mari. — Ah! mon Dieu!

LE MARI. — Qu'as-tu, ma chatte?

LA VIEILLE DAME. — Vois donc ce beau jeune homme: c'est lui qui jouait cet hiver le marquis de Santa Fiore dans *Dona Carmen*; c'est M. Onuphrius!

LE MARI. — Eh bien, ne vas-tu pas lui sauter au cou? Que les femmes sont drôles! Crois-tu que les acteurs ne sont pas faits comme les autres hommes, par hasard? si tu avais connu comme moi Bosquier-Gavaudan!... (Ils passent.)

ONUPHRIUS. — Dignes bourgeois! braves bourgeois! le vrai public! le seul qui comprenne l'artiste!

UNE OUVRIÈRE, derrière les vitres d'un magasin. — Il n'a seulement pas tourné les yeux vers moi. Aussi de quoi allé-je m'aviser d'écrire à quelqu'un d'aussi célèbre!

ONUPHRIUS. — Plus souvent que je m'amuserais à répondre à toutes les lettres d'amour qu'on m'adresse!

UN CAMARADE. — Comment! c'est toi, Onuphrius! Je te croyais à Dijon.

ONUPHRIUS. — J'en reviens, mon petit. Ah! quel triomphe! Parole d'honneur! ils ont été trop loin. A ma dernière, la loge du Cercle m'a jeté une couronne d'or, avec les titres de mes créations sur chaque feuille. Vois-tu, mon bonhomme, on a beau être blasé sur ces choses-là, cela console de bien des injustices. Tu sais que j'entre là-dedans en juin. (Il désigne un théâtre sur le boulevard.)

LE CAMARADE. — On vient de me le dire au café.

ONUPHRIUS. — Quarante mille francs pour trois mois; la pièce à mon choix... avec de la pluie assurée pendant le mois d'août.

LE CAMARADE. — Comment! de la pluie?

ONUPHRIUS. — Est-ce que tu crois que je consentirais à jouer par trente-trois degrés de chaleur, en m'essuyant le front après chaque tirade? J'ai exigé de la pluie sur mon engagement. De la pluie,

ou je ne signe pas. C'est comme cela qu'il faut mener les directeurs.

LE CAMARADE. — Et celui-là t'a promis de la pluie?

ONUPHRIUS. — Parbleu!

Le comédien Onuphrius est dans son cabinet avec son auteur, — qui lui lit un drame.

L'AUTEUR, brandissant son manuscrit. — «... Mac-Trévor le bandit n'existe plus; Dieu lui a pardonné... Il n'y a plus ici la fille de Mac-Trévor, il y a la fille du comte Sigismond! Eh bien! qu'en dis-tu? Qu'en penses-tu? Est-ce assez joli? est-ce assez corsé?

ONUPHRIUS. — Oui... oui... oui...

L'AUTEUR. — Est-ce assez mouvementé? Et quelles situations! un crescendo perpétuel!

ONUPHRIUS. — Certainement; mais...

L'AUTEUR. — Mais quoi?

ONUPHRIUS. — Il y a trop de personnages.

L'AUTEUR. — Qu'est-ce que cela te fait? Tu n'en ressortiras que mieux.

ONUPHRIUS. — Tu ne m'entends pas; je veux dire qu'il y a trop de rôles à côté du mien.

L'AUTEUR. — Pas plus qu'il n'en faut: l'amoureuse, le traître et le comique. Un drame à quatre; que veux-tu de moins?

ONUPHRIUS, marchant dans la chambre. — C'est bien nécessaire, un comique! Moi, je trouve que c'est ce qui compromet toutes les pièces aujourd'hui.

L'AUTEUR. — Celui-là, tu le sais bien, ne fait que passer à travers l'action.

ONUPHRIUS. — Raison de plus; puisqu'il est inutile, tu dois le supprimer.

L'AUTEUR. — Nous verrons... Que dis-tu de la jeune première?

ONUPHRIUS, avec humeur. — Elle a tout. Tu lui as tout donné. Ah! tu es encore un joli camarade, toi!

L'AUTEUR. — Ma pièce ne peut pas se passer de femmes, cependant. Je n'écris pas pour les lycées.

ONUPHRIUS. — Qu'est-ce qui te parle de te passer de femmes? Tu aurais pu faire la jeune première moins intéressante, voilà tout. Deux rôles intéressants dans une pièce se nuisent toujours. C'est élémentaire, cela.

L'AUTEUR. — Il faut pourtant qu'elle t'aime pour amener la scène de la déclaration. Tu dois être content de la scène de la déclaration, hein?

ONUPHRIUS. — Pas mal, pas mal!... mais il est inutile que la femme soit là pendant ce moment. Elle gênerait tout.

L'AUTEUR. — Comment, inutile! Où veux-tu qu'elle soit, puisque tu tombes à ses genoux?

ONUPHRIUS. — Elle sera dans un cabinet à côté, où son tuteur l'aura enfermée à double tour. Je tomberai à genoux devant la porte. L'effet sera bien plus grand.

L'AUTEUR. — Je n'y avais pas pensé, je l'avoue.

ONUPHRIUS. — A qui donnes-tu le rôle du traître?

L'AUTEUR. — Le rôle de Mac-Trévor? à Griboux; il n'y a que lui.

ONUPHRIUS. — J'en suis fâché; je ne peux pas jouer avec Griboux, il me donne sur les nerfs: c'est plus fort que moi! J'ai fait mettre dans mon engagement que je ne serais jamais d'une pièce où serait Griboux.

L'AUTEUR. — Alors, je prendrai Saint-Colin.

ONUPHRIUS. — Veux-tu un bon conseil? prends plutôt Roussel.

L'AUTEUR. — Une utilité?

ONUPHRIUS. — Allons, tu es injuste pour Roussel. Un élève de Machanette! Il te jouera très-proprement ton Mac-Chose; et puis un si brave garçon... surchargé de famille.

L'AUTEUR. — Il bégaye.

ONUPHRIUS. — Non, il blaise. Mais qu'importe! Ton traître n'en sera que plus haïssable: c'est ce que tu demandes.

L'AUTEUR. — Pourquoi ne m'invites-tu pas à le supprimer, lui aussi, comme le comique et comme l'amoureuse?

ONUPHRIUS. — Le fait est qu'une lettre suffirait



peut-être... une dénonciation habilement dictée...  
Tu réfléchiras.

L'AUTEUR. — C'est tout réfléchi, je suivrai tes conseils. Seulement, qui de quatre personnages ôte trois, reste un. Il n'y aura plus que toi dans la pièce.

ONUPHRIUS. — Eh bien ?  
Moi, je trouve cet *eh bien*? sublime.  
Il dit tout, il résume tout.  
Il me laisse confondu, effaré, terrassé.

... Onuphrius court après son auteur pendant les répétitions du drame. Il le joint, il l'entraîne derrière une coulisse.

— Viens par ici, j'ai deux mots à te dire.

L'auteur le suit.

— Comment trouves-tu ce couteau de chasse? lui demande Onuphrius.

— Ah! oui, voilà un beau couteau de chasse... un fier couteau de chasse, là!

— Eh bien, sois content, je le porterai à ma ceinture pendant la pièce. Tu ajouteras quelques mots pour justifier cela.

— Tu es fou! s'écrie l'auteur en pâissant; un couteau de chasse; et pourquoi? Tu représentes un homme du monde actuel, le comte Sigismond; tu es en habit noir tout le temps.

Mais Onuphrius :

— Oh! j'ai changé le costume. Je me suis fait faire un habit Louis XV dont tu me diras des nouvelles. Il faut bien que ce soit pour toi, va!

— Mais ma couleur locale! Je me suis évertué à faire de l'Allemagne moderne pendant cinq actes!

— Avec quelques retouches, tu t'en tireras facilement. Je t'aiderai... Et puis quoi! ton comte Sigismond peut avoir la toquade d'user les habits de son père!

Onuphrius est moins fier qu'on ne le suppose.

Il ne dédaigne pas de descendre dans le premier dessous.

Là, il rencontre un machiniste.

LE MACHINISTE. — Bien le bonjour, monsieur Onuphrius.

ONUPHRIUS. — Dites donc, Latapy?

LATAPY, *ôta t sa casquette*. — Monsieur Onuphrius?

ONUPHRIUS. — C'est toujours vous qui avez le service de la rampe?

LATAPY. — Oui, monsieur Onuphrius.

ONUPHRIUS. — C'est alors vous qui haussez ou baissez le gaz?...

LATAPY. — Selon les indications du régisseur; oui, monsieur Onuphrius.

ONUPHRIUS. — Ce brave Latapy! savez-vous que vous n'êtes pas changé depuis quinze ans que je vous connais?

LATAPY. — Trente ans, monsieur Onuphrius, trente ans au mois d'avril qui vient. J'étais avec vous à l'Odéon en... en...

ONUPHRIUS. — Ah! bah! satané Latapy! — Et avez-vous toujours votre petite femme?

LATAPY. — Merci bien, monsieur Onuphrius. Dame! elle n'est pas jeune non plus; elle est comme nous.

ONUPHRIUS. — Latapy, permettez-moi de vous offrir ces cinquante francs en souvenir de notre ancienne amitié. Ne me refusez pas; ce serait me désobliger cruellement.

LATAPY. — Vous êtes trop bon, monsieur Onuphrius. Mais comment pourrais-je reconnaître?...

ONUPHRIUS. — C'est bien simple. Vous savez que nous avons une rude soirée aujourd'hui. A chacune de mes entrées, forcez un peu le gaz.

LATAPY. — C'est entendu, monsieur Onuphrius.

ONUPHRIUS. — Adieu, mon cher Latapy, adieu.

LATAPY, *le rappelant*. — Ah! monsieur Onuphrius, permettez... Faut-il aussi forcer le gaz pour les entrées de M. Roussel?

ONUPHRIUS. — Gardez-vous-en bien! Roussel souffre beaucoup des yeux; il ne peut pas jouer dans une trop vive lumière. Ménagez le gaz à Roussel.

CHARLES MONSELET.

## CHRONIQUE MUSICALE

THÉÂTRE DE L'OPÉRA-COMIQUE : *L'Ombre*, opéra comique en trois actes, de M. de Saint-Georges, musique de M. de Flotow (7 juillet).

Il y a à Paris un habile homme dont voici l'industrie : il achète par charretées les rebuts de l'horlogerie du monde entier, boîtiers bosselés, aiguilles émoussées, roues édentées, ressorts faussés, cadrans illisibles. Puis il cherche dans toute cette ferraille les pièces qui par hasard pourraient s'emboîter les unes dans les autres. Et — singulier travail de synthèse! — cet homme arrive à rebâtir une montre, une vraie montre, qui, pour une douzaine de francs qu'il la vend, *marche* encore très-gentiment à raison de 57 ou 58 minutes à l'heure.

M. de Saint-Georges a un peu la main faite comme cet horloger raboureur. C'est un madré librettiste que l'auteur de *L'Ombre*, et adroit comme pas un à charpenter une comédie, en vissant les unes aux autres des situations et des scènes défraîchies. Finalement, la pièce est si bien agencée, équilibrée de toute part, qu'elle *marche*. Il y a même des moments où elle court. Et vous voyez que je ne prétends pas tenir caché le succès de *L'Ombre*, pour ne point d'ailleurs crier au miracle en admirant les trouvailles d'un poète inventeur là où je rencontre l'œuvre d'un mécanicien subtil.

Ce que M. de Saint-Georges appelle « l'ombre » au figuré, au propre aurait nom « la ressemblance ». Il est étonnant, en effet, que Fabrice, pauvre tourneur d'un village des Cévennes, soit le portrait vivant de M. de Rolcourt, ex-capitaine au régiment de dragons que commande le maréchal de Villars pour le service de Louis XIV. Cela est d'autant plus extraordinaire que justement M. de Rolcourt a été fusillé, il n'y a pas deux ans, pour fait d'insubordination.

Jeanne, la servante de Fabrice, en est tout interdite, et, mieux encore, émue; car il faut savoir que dans le temps, et bien que chétive, elle s'était prise pour le puissant seigneur de Rolcourt d'une passion dont elle est toute prête à gratifier son sosie Fabrice...

Mais j'aime mieux vous dire tout de suite le secret de la comédie : M. de Rolcourt et Fabrice, ne sont qu'un seul et même homme sous deux habits. En effet, le capitaine de dragons a été sauvé par son lieutenant qui, chargé de le faire fusiller, n'a point fait mettre de balles dans les fusils. Alors il s'est réfugié dans un village où, ignoré et pauvre, il vit du travail de ses mains.

Pourtant le bruit s'est répandu que le lieutenant allait être fusillé à son tour en récompense de sa généreuse action. Fabrice n'y tient plus, et dût-il désoler le cœur de Jeanne, il ira se livrer au maréchal de Villars, et, pour sauver le lieutenant son sauveur, il s'offrira en holocauste à la justice militaire.

Mais, par bonheur, sa grâce vient d'être signée... « cette grâce, a dit plaisamment M. Hostein, mon confrère du *Constitutionnel*, cette grâce qui arrive toujours à temps à l'Opéra-Comique, et toujours trop tard à l'Ambigu! »

Mariage de Fabrice de Rolcourt et de Jeanne, mariage aussi de M<sup>me</sup> veuve Abeille et du docteur Mérouët. Ces deux derniers personnages, qui gravitent autour de l'action principale en babillant et papillonnant, atténuent et font passer ce qu'elle a de trop romanesque. Mais je n'ai point voulu les mettre en scène dans mon récit, crainte de tout embrouiller en perdant moi-même le fil de l'intrigue.

Quatre voix, et pas un gosier de choriste en plus! Pourtant, avec si peu de « matière première », M. de Flotow a eu l'art de composer une partition qui intéresse durant toute une soirée. Il est vrai que la mélodie y abonde, que l'attention y est fixée sans cesse par des dessins nouveaux qui vont de l'orchestre à la scène ou de la scène à l'orchestre. Le public en a été charmé, et encore étonné, car il est si peu habituel de voir un théâtre monter un opéra à succès au milieu de l'aride juillet!

Il est vrai que l'élégant auteur de *Martha* ne prête pas aux longues dissertations; on est même

contraint de le traiter comme il traite souvent sa musique, laquelle est laconique par excellence, et dit vite ce qu'elle veut dire, en affectant le plus qu'elle peut la forme du couplet. Le talent de M. de Flotow est fait de qualités rares, sinon uniques, aussi de défauts, mais supportables et non choquants. M. de Flotow est un esprit tempéré, sans hardiesse, sans timidité excessive non plus, moyen et bien équilibré en toutes choses. Quand on l'a proclamé homme de goût, je crois qu'on a résumé en un seul mot tous ses mérites.

A citer dans la partition de *L'Ombre* : au premier acte, la chanson de Cocotte (cocotte pris dans le sens de jument); un quatuor d'un intérêt harmonique et d'un charme mélodique tout à fait exceptionnels; un duo final d'un effet très-dramatique. — Au second acte, un quatuor dont la strette est une des plus heureuses trouvailles de la partition. — Au troisième acte, une romance pour ténor et un trio avec accompagnement de cloches qui est de la plus heureuse venue.

L'interprétation de *L'Ombre* a été fort satisfaisante. Les rôles de la pièce sont confiés à Montjauze, à M<sup>lle</sup> Marie Roze, à Meillet et à M<sup>lle</sup> Priola, tous tenant de près ou de loin au Théâtre-Lyrique.

Vous saurez en effet que *L'Ombre* devait être jouée au Théâtre-Lyrique; mais les vacances étant survenues, l'Opéra-Comique s'est emparé de l'œuvre et des interprètes. — Pauvre Théâtre-Lyrique! sa destinée était de répéter une pièce dont bénéficierait l'Opéra-Comique. Bertrand ne tirait pas mieux les marrons du feu! Raton ne les gobait pas plus prestement!

ALBERT DE LASALLE.

## CHRONIQUE ÉLÉGANTE

La belle saison n'inspire pas seulement les poètes, elle donne de l'imagination aux créateurs de ces belles étoffes ou de ces gracieux costumes que nous admirons dans les magasins parisiens.

Regardez, entre autres, les dernières nouveautés d'été que la Ville de Saint-Denis offre à sa clientèle. Ne dirait-on pas qu'il y a du soleil et des fleurs semées à profusion sur ses soieries? Ces articles nous surprennent par leur bon marché.

Ce taffetas tout cuit, grisaille et rayé, ne coûte que 2 fr. 95. Ce poul de soie twiné, aux brillantes rayures, est coté 4 fr. 50. Rien de léger, de suave, comme ce taffetas fond bleu, rayé blanc, à 3 fr. 50.

Ce taffetas et ce poul de soie rayés de toutes nuances ont bien de l'éclat. Et ces toiles de soie écru havanaise, mexicaine, ne possèdent-elles pas une grâce exotique du plus heureux effet?

La mode ne cesse donc pour ce taffetas noir appelé Rose-Marguerite et le Montjoye Saint-Denis, propriété exclusive de la Ville de Saint-Denis.

Voulez-vous de la simplicité? Prenez cette cretonne damier noir et blanc à 45 centimes ou ces popelines grisailles, ces taffetas de Saxe, cette diagonale pointillée, ce natté diamantiné, ce panama, etc.

Aux salons des costumes et des confections, le goût parisien dans toute sa pureté règne exclusivement. Et ces costumes d'enfants! impossible d'habiller ces charmants bébés avec une grâce plus mignonne.

La Ville de Saint-Denis suit la bonne voie; aussi ses nouveautés consacrent-elles son succès en augmentant sa vogue.

\*\*

Qu'importe l'âge pour une femme, du moment qu'elle paraît jeune; mais il faut à tout prix paraître jeune! Comment? Là est la question. Nous ne sommes plus embarrassés pour si peu; l'art et l'industrie ont résolu bien d'autres problèmes, à force de tâtonnements, il est vrai.

La Veloutine Fay, dont l'usage est d'une simplicité élémentaire, communique à l'épiderme une douce fraîcheur; elle lui donne une blancheur diaphane (rue de la Paix).

\*\*

Quelle est la femme soigneuse d'elle-même qui ne fait aujourd'hui sa cour à la Reine des Abeilles? C'est que la souveraine industrielle, dans son petit palais du boulevard de l'Opéra, dispense la jeunesse à volonté. Un seul de ses décrets suffit pour renouveler votre beauté.

Son premier ministre, M. Violet, délivre en son nom la Crème Pompadour, qui rend à la peau ses tons lisses en faisant disparaître la ride; la Fleur de riz rosée de S. M. l'Impératrice, dont les grains imperceptibles font resplendir le visage; l'Eau de beauté qui conserve la fraîcheur du tissu dermal; le savon de Thridace, dont la réputation est universelle pour ses propriétés hygiéniques.





PARIS. — Le petit bain d'une école de natation. — (Dessin de Crafty.)

La parfumerie Violet opère les plus aimables transformations; avec ses procédés, la vieillesse est impossible; le temps ne saurait vous prendre en traître.

\*\*\*

S'il existe au monde un délicieux pays de plaisance qui mérite son nom, c'est bien Ems la coquette, se mirant dans l'eau vive et transparente de la Lahn. Son Kursaal, un palais féerique, est le rendez-vous de tous les plaisirs.

Aussi, quand vient la belle saison, est elle envahie par la fine fleur de l'aristocratie européenne. Les souverains viennent s'y reposer des fatigues de la politique, témoins le roi de Prusse et l'empereur de Russie.

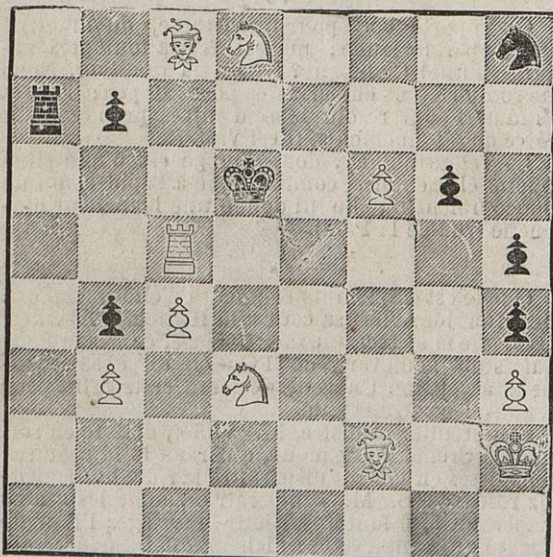
Une nouvelle source minérale ferrugineuse, découverte l'an dernier, est appelée à rendre les plus grands services en thérapeutique.

Comtesse A. DE BORETTY.

ÉCHECS

PROBLÈME N° 341

COMPOSÉ PAR M. JOH. ROS, DE VIENNE



Les blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 339.

- 1. F 4 FD
- 2. D 3 CR
- 3. D 5 C ou F 3 D, échec et mat.

(A)

- 2. D 4 F, échec
- 3. F 1 ou 7 F, mat.

- 1. R 4 F (A)
- 2. R 3 F ou 5 R
- 1. R pr. P
- 2. R joue

Solutions justes : MM. Stiennon de Meurs, à Liège; L. de Croze, à Marseille; Thuiry, à Toulouse; E. de Vinols, A. Lenfraud, à Lyon; E. Justin, D. Portaut, à Bordeaux; J. Lami; Verdier, au Havre.

PROBLÈME N° 341 bis

COMPOSÉ PAR M. S. GOLD

Blancs. R 8 D; D 1 FD; T 2 R, F, F 8 T D; C 8 R; C 7 FR. Pions : 4 D, 4 R, 2 et 7 CR.

Noirs. R 3 R; T 3 TR; T 5 CR; F 2 TR; C 3 CD; C 4 CD. Pions : 3 D, 6 CR.

Les blancs font mat en deux coups.

P. JOURNOUD

ÉLECTIONS DE 1870

Une nouvelle édition du CODE ÉLECTORAL, guide pratique des élections au conseil munic pal, au conseil d'arrondissement, au conseil général et au Corps législatif avec formulaire, par M. E. BIDAULT, vice-président du conseil de préfecture de la Seine-Inférieure, vient de paraître à la librairie E. LACHAUD, 4, place du Théâtre-Français, à Paris.

Les administrateurs, aussi bien que les électeurs, trouveront dans cet utile manuel tous les renseignements qu'ils peuvent avoir à consulter. — Un beau volume in-18 jésus; prix franco : 3 fr.

EN VENTE A LA LIBRAIRIE E. LACHAUD  
4, place du Théâtre-Français, à Paris

LE PIANO EN 60 LECONS

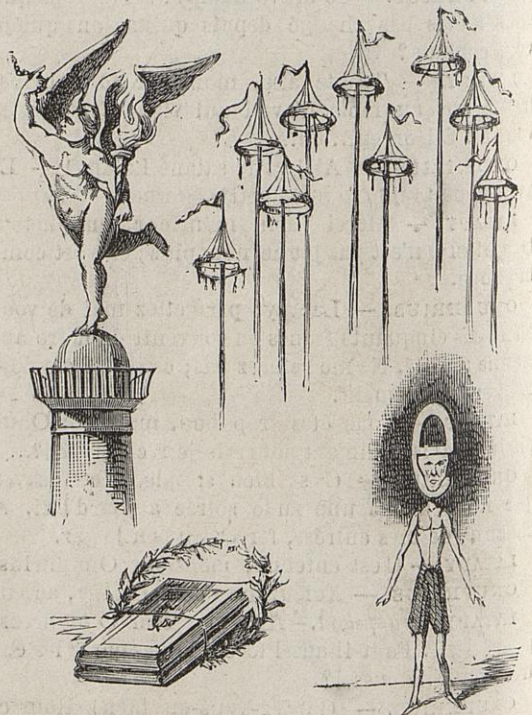
Méthode pour les personnes âgées de quinze à cinquante ans par BEAUFRE, rue Richelieu, 15, 1<sup>re</sup> partie : 4 fr. 50; par la poste franco : 4 fr. 75.

UN LIVRE INDISPENSABLE. — 50 centimes.

Petits éléments des Codes français, par demandes et réponses, par J. PICOT, Docteur en droit, Avocat.

Envoyer le prix en timbres-poste, à l'administrateur du Monde illustré, M. BOURDILLIAT. — 60 centimes pour recevoir franco dans toute la France et l'Algérie.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Qui n'a rien dans son assiette regarde au plat.